



# AGROÉCOLOGIE ET MARCHÉS - HISTOIRES DE TERRAIN

Quelle est l'ampleur des retombées agroécologiques?

**AF SA**

ALLIANCE FOR FOOD SOVEREIGNTY IN AFRICA



# Contenu

## RÉSUMÉ

Les marchés de masse africains comme extension de l'agroécologie.....4

## CAMERUN

Une révolution verte à Ebebda prouve que l'agriculture écologique intelligente est viable et extrêmement rentable ..... 1

## ETHIOPIA

EL'Éthiopie prouve qu'il y a un manque vital sur le marché des fruits et légumes frais et biologiques.....5

## GHANA

L'agroécologie comme avenir le plus durable de l'agriculture au Ghana..... 10

## KENYA

L'agriculture biologique ne suffit pas: Les agroécologistes font pression pour une politique plus stricte afin de protéger et de diversifier l'agriculture au Kenya ..... 14

## LESOTHO

La demande de céréales indigènes est en hausse au Lesotho ..... 19

## MOZAMBIQUE

Les petits exploitants agricoles créatifs ouvrent une nouvelle ère d'agriculture durable et rentable au Mozambique ..... 24

## NIGERIA

Comment l'agroécologie transforme les systèmes alimentaires existants en systèmes alimentaires durables dans le secteur des petits exploitants du Nigeria ..... 27

## SENEGAL

L'agroécologie est confrontée à une rude concurrence au Sénégal, mais les petites exploitantes agricoles ouvrent la voie avec des solutions innovantes..... 30

## SUD SOUDAN

L'insécurité alimentaire et la famine ravagent le Sud-Soudan, qui appelle à un retour à une production alimentaire durable..... 37

## UGANDA

La santé de la nation étant menacée et les cas de blessures liées aux produits chimiques étant plus nombreux, les défenseurs de l'agroécologie se demandent quand le gouvernement ougandais va agir ..... 38

## ZAMBIA

Histoires de terrain: Trouver un marché pour les produits agroécologiques en Zambie..... 43

# Résumé - Les marchés de masse africains comme extension de l'agroécologie

**Par Charles Dhewa**

Par "marchés de masse" africains, nous n'entendons pas les supermarchés et les centres commerciaux. Principalement associés aux fruits et légumes frais et aux animaux vivants provenant directement des zones de production, les marchés de masse africains rassemblent de nombreuses personnes, sans distinction de classe, de religion ou de milieu socio-économique.

Ce qui a permis au marché alimentaire de masse africain de continuer à prospérer pendant des décennies, malgré ses nombreux défis, c'est sa capacité à adopter les principes du commerce indigène. Au cœur du commerce indigène se trouve une définition plus large et plus fluide d'un marché qui va au-delà de l'échange de biens et de services contre de l'argent. Le commerce indigène consiste principalement à échanger des connaissances et du bien-être.

En tant qu'économies locales florissantes, les marchés de masse soutiennent un commerce et une consommation sensibles à l'environnement. Ce n'est pas un hasard si chacun des articles de cette publication commence par la production et se termine par l'étude d'un marché local.

Les marchés de masse ont depuis longtemps reconnu que les petits exploitants agricoles, qui sont majoritaires en Afrique, ne peuvent pas produire uniquement pour des chaînes de valeur étroites, mais qu'ils savent refléter des systèmes alimentaires plus larges. Ils n'existent pas isolément mais coexistent avec les marchés traditionnels et prouvent que tous les produits agricoles de base ne peuvent pas être échangés par des canaux formels. C'est pourquoi tous les pays africains disposent de marchés de masse dynamiques qui s'étendent des zones rurales aux bords des routes urbaines. Nombre de ces marchés sont situés à des frontières où ils cimentent le commerce culturel, le savoir et les denrées alimentaires.

## **UN RAPIDE TOUR D'HORIZON DES MARCHÉS DE MASSE SUR LE CONTINENT AFRICAIN**

Il ne fait aucun doute que les marchés de masse africains sont aussi divers que les pays et les cultures africaines. Les dix articles de cette publication ne sont que la partie visible de l'iceberg.

En commençant dans l'extrême ouest de l'Afrique, au Sénégal. Outre le marché du Castor dans la capitale Dakar, les grands marchés hebdomadaires sont une source de nourriture et de revenus à Mbawane, Missirah, Fissel, Payar, Maka Yop et Darou Nandjigui. Il y a aussi le marché de Sinthiou Malém, qui facilite l'approvisionnement en produits agricoles entre les grands centres urbains de Tambacounda à Kaolack, Mbour, Banjul en Gambie, et les communautés rurales.

La production biologique est un excellent exemple d'agroécologie, et le Sénégal a fait des progrès dans la création de marchés biologiques, dont on commence à tirer des leçons utiles. À Thiès, au Sénégal, le marché biologique mis en place en 2004 par Agrécol vend désormais 1,5 tonne de produits horticoles biologiques par semaine. Notamment, la production biologique s'institutionnalise lentement grâce à Agrécol, une organisation qui soutient un réseau de 3500 ménages en agroécologie dans quatre communautés différentes.

Il reste encore du chemin à parcourir, et l'un des défis les plus importants liés à l'agroécologie et à la production biologique est la difficulté à faire respecter et à maintenir les normes. Des rapports montrent des incidents d'utilisation de produits chimiques pour produire des denrées présentées comme biologiques sur les marchés de Fissel et de Casamance. Les producteurs biologiques ont également soulevé la question du stockage des produits, qui est l'un des principaux maillons faibles des exploitations familiales. Les femmes productrices sont souvent contraintes de vendre à la hâte sur les marchés locaux plutôt que d'avoir le temps d'atteindre les marchés biologiques plus lucratifs.

Pendant ce temps, dans d'autres parties du continent, l'absence de marché pour les produits agroécologiques est un défi permanent. En Ouganda, les produits biologiques se retrouvent sur le marché de la ville de Gulu, à Kalerwe à Kampala, et sur de nombreux autres marchés du pays, où ils se mélangent à des produits non biologiques.

Le marché Otwee, dans le district d'Amuru, est l'un des principaux centres économiques de l'Ouganda. À Otwee, la commerçante Mme Hope Namutoro ne fait pas la distinction entre les produits sans produits chimiques et les produits agroécologiques. Elle ajoute que la plupart de ses fournisseurs ont ouvertement avoué qu'ils utilisent des produits chimiques pour augmenter le rendement de leurs cultures. En tant que commerçante inquiète et consciente de sa santé, Mme Namutoro estime que le gouvernement devrait promulguer une loi interdisant la vente de produits chimiques agricoles qui sont nocifs pour l'environnement et qui contaminent les aliments.

De nombreux pays ont encore du mal à placer l'agroécologie au premier plan des processus d'élaboration des politiques. Cependant, l'Ouganda a la chance d'avoir des dirigeants politiques qui se prononcent en faveur de cette pratique. La leader de l'opposition au Parlement, Mme Betty Aol Ochan, a exprimé son inquiétude quant au fait que le gouvernement n'a pas réussi à protéger les citoyens contre une alimentation malsaine en soutenant l'agriculture conventionnelle au lieu de l'agriculture agroécologique. Elle a déploré que l'accent soit mis sur l'agriculture industrielle, qu'elle a qualifiée de "piège mortel" pour la nation. Cela démontre l'importance d'amener les décideurs politiques, comme les membres du Parlement, à se ranger du côté de la défense de l'agroécologie. Personne ne cédera simplement un marché à l'agroécologie sans le soutien des politiciens et des responsables politiques.

Une histoire similaire en Afrique de l'Est voit de nombreux produits agroécologiques et non agroécologiques se disputer les mêmes consommateurs à Piassa Atikilt Tera, le plus grand marché de fruits et légumes de la capitale éthiopienne Addis-Abeba. Parallèlement à ce marché de masse en plein essor, une start-up horticole appelée Green Path Ethiopia a créé la possibilité pour les agriculteurs de gagner de meilleurs revenus en exportant des produits à base d'avocats certifiés biologiques. Créée en 2015, l'entreprise est le premier producteur de fruits et légumes certifiés biologiques à travailler avec plus de 150 petits exploitants agricoles. Cette initiative montre les possibilités de formalisation des marchés de l'agroécologie.

En Afrique australe, le marché alimentaire Ha-stopop du Lesotho à Maseru crée des marchés viables pour les boissons traditionnelles comme le motoho et le tomoso, et le khemere. Le marché se caractérise par un semblant d'ordre dans la mesure où les vendeurs doivent être certifiés par le département de la santé du conseil municipal de Maseru et le ministère de l'agriculture et de la sécurité alimentaire. Ces processus sont essentiels au maintien des normes alimentaires.

## **LES SYSTÈMES DE MARCHÉ DE MASSE FONT PARTIE INTÉGRANTE DU COMMERCE LOCAL ET RÉGIONAL**

Presque tous les pays africains disposent d'un marché de masse plus important que les secteurs manufacturier ou alimentaire réunis. Tous les marchés de masse relèvent des autorités locales, qui souvent ne comprennent pas la nature des divers produits agricoles, même si elles doivent créer des règlements appropriés.

Étant donné que les marchés sont une affaire de gouvernance, de politique et de renforcement des institutions, il est essentiel d'étudier en profondeur les questions de gestion et d'institutions, en particulier celles qui contrôlent et oppriment les petits exploitants agricoles. Le rôle de tous les acteurs agroécologiques est de veiller à ce que des marchés appropriés soient mis en place afin que les agriculteurs ne soient pas continuellement maintenus dans une position subsidiaire par de mauvais canaux de marché.

Ce qui fait des marchés de masse africains un prolongement de l'agroécologie est leur capacité à répondre aux besoins de divers produits de base produits sans intrants chimiques industriels excessifs. En offrant aux petits exploitants agricoles et aux consommateurs à faible revenu un espace pour faire du commerce et accéder à la nourriture, ces marchés comblent les écarts d'inégalité favorisés par les chaînes de valeur industrielles, qui ne profitent qu'à quelques acteurs aisés, à l'exclusion de ceux qui se trouvent au bas de la pyramide.

Contrairement aux systèmes alimentaires industriels promus dans une grande partie de l'Afrique, les marchés de masse montrent que l'agriculture n'est pas seulement une question de rendement, mais qu'elle permet de comprendre l'ensemble de l'écosystème alimentaire. Alors que l'agriculture industrielle se concentre davantage sur le passage des petits exploitants de la ferme à l'usine, les marchés locaux reconnaissent que la sécurité alimentaire et la résilience nutritionnelle ne consistent pas uniquement à transformer les produits agricoles de base en produits manufacturés. Les marchés de masse sont synonymes d'intégration, d'égalité et d'autonomisation collective.

Il ressort de ces histoires que les politiques agricoles africaines mettent davantage l'accent sur les marchés formels comme les supermarchés et les entreprises de transformation. Néanmoins, le manque de soutien politique, financier et infrastructurel n'a pas empêché la croissance des marchés de masse africains. Il ne fait plus aucun doute que les systèmes de marchés de masse africains méritent plus de respect dans le cadre du développement rural, car ils s'appuient sur des capacités locales qui rassemblent les gens au-delà des gouffres du conflit. Plus important encore, l'équilibre entre l'incitation sociale et la recherche du profit rend ces marchés intrinsèquement durables sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'aide étrangère. Si la plupart des fonds des donateurs ont été consacrés à la production agricole, la plupart des marchés de masse démontrent qu'ils peuvent fonctionner sans le financement des donateurs ou le soutien du gouvernement

## LES MARCHÉS DE MASSE COMME VOIES DE DÉCOLONISATION DE L'AGRICULTURE AFRICAINE

Plus important encore, les marchés de masse détiennent également un fort pouvoir culturel et social. Ils créent des voies percutantes pour la décolonisation du savoir agricole africain qui a été miné par l'agriculture occidentale industrielle pendant des décennies. Dans le secteur des petits exploitants, la nourriture est un droit humain et pas seulement une marchandise. Les marchés de masse africains sont donc des vecteurs appropriés pour libérer l'agriculture africaine du néolibéralisme, qui se concentre principalement sur la croissance économique au détriment de la durabilité sociale et environnementale ;

Les marchés de masse africains ont tendance à présenter les mêmes grandes caractéristiques, à l'exception de quelques différences culturelles. Toutes les petites et moyennes entreprises (PME) d'Afrique font partie du marché de masse. Nous ne pouvons pas parler de souveraineté alimentaire sans mentionner le rôle des marchés de masse dont la majorité des gens dépendent de leurs revenus et de leur alimentation. Ces marchés ont démontré leur pertinence durant l'ère COVID-19 en renforçant les liens entre les zones rurales et urbaines. Les marchés de masse ont été la principale voie par laquelle les populations rurales acheminent la nourriture à leurs parents dans les villes qui ont perdu leur emploi et d'autres sources de revenus en raison de la pandémie COVID-19.

Cet appel à l'action de l'AFSA comprend le soutien et la protection des canaux informels comme les marchés de masse par lesquels les produits de base, les aliments et les connaissances circulent démocratiquement. Dans la mesure où les responsables politiques africains s'intéressent à l'agriculture industrielle et aux agro-industries, y compris à la distribution alimentaire formelle, la croissance des marchés de masse est un signal fort indiquant que la plupart des populations ne peuvent pas dépendre des systèmes alimentaires des entreprises.



# Une révolution verte à Ebebda prouve que l'agriculture écologique intelligente est viable et extrêmement rentable

**Par Léger Ntiga**

IAu Cameroun, il est connu de tous que “la terre ne trompe pas”. C’est dans cet esprit que de nombreux Camerounais ont recommencé à cultiver des arbres fruitiers au cours de la dernière décennie. L’un d’eux est ingénieur agronome, Maurice Bineli. Après une carrière au ministère de l’agriculture à Yaoundé, il tente sa chance dans les affaires après avoir décidé que “la vie pourrait être plus simple” s’il se mettait à travailler la terre.

“Le plus difficile a été de convaincre ma femme Albertine de quitter Yaoundé pour s’installer dans mon village natal. Mais nous avons surmonté cet obstacle et nous vivons maintenant de notre dur labeur”, raconte Maurice Bineli, entouré de sa famille.

Sa ferme familiale de 14 hectares se trouve à Ebebda, un petit village à 80 km au nord de Yaoundé.

“J’ai bénéficié de ces terres ancestrales que j’ai héritées de mes parents”, dit Bineli, “en tant qu’ingénieur agronome, je savais comment cultiver, entretenir et récolter. Mais je devais encore faire des études de marché pour vendre les produits - c’est là que j’ai fait appel à l’expertise d’Albertine qui a étudié les affaires et travaillé comme cadre commercial”.

Il se tient sur sa ferme, un chapeau sur la tête, et arpente sa terre qui s’étend à perte de vue avec des cacaoyers, des arbres fruitiers et des agrumes, et une bananeraie.

## **BRISER LES BARRIÈRES ET FAIRE DE LA BANANE LE PRODUIT PHARE**

Sur le choix de faire de la banane leur produit phare (environ trois tonnes sont produites chaque année), M. Bineli nous raconte : “Quand l’idée m’est venue de créer cette ferme, il s’agissait d’installer une palmeraie comme c’était la mode à l’époque. Mais je me suis souvenu que le palmier à huile appauvrit le sol. J’ai donc rapidement refait une étude du projet et opté pour le bananier qui a l’avantage d’être particulièrement riche en eau. De ce point de vue, même en période de sécheresse, il nourrit les arbres fruitiers et les cacaoyers grâce à sa sève abondante.

C'est pourquoi, entre les sillons, vous voyez ces orangers, mandariniers, citronniers et avocats. Pour une réelle harmonie, il est nécessaire de tailler régulièrement car toutes ces plantes veulent se nourrir également du soleil".

Bien que les premiers jours aient été difficiles, M. Bineli affirme que les résultats ont été rapides. Il a été rejoint sur le projet par Vandelin Mbenda, un autre ingénieur agronome.

"J'ai été immédiatement séduit", plaisante Mbenda, "en plus des marchés locaux et de ceux de Yaoundé, nous avons le Gabon et la Guinée équatoriale pour vendre nos récoltes. Je l'ai encouragé et nous nous sommes mis au travail".



*S'occuper des jeunes pousses dans la ferme d'Ebebda*

"Notre système de production est basé sur des produits saisonniers", explique Mbenda. "De septembre à novembre, nous récoltons le cacao. Pendant cette même période, nous avons aussi des tomates. A côté, les mandarines commencent à mûrir. De janvier à mars, c'est la grande période des agrumes. A partir d'avril, nous avons la première récolte de tomates. Mais toute l'année, nous avons à notre disposition toutes les variétés de bananes. Nous vendons nos produits sur les marchés, notamment le marché aux fruits de Yaoundé".

## **COMPAGNONNAGE ET GESTION DURABLE DES TERRES**

La gestion durable et efficace des exploitations agricoles a été un élément essentiel du projet. La première tâche de Bineli et Mbenda a été d'enrichir le sol qui était resté longtemps en jachère. Grâce à leur expérience commune, ils ont mis au point un processus efficace de fabrication de fumier en enfouissant la matière organique dans la terre pour qu'elle fermente.

Les fruits non mangés qui tombent des arbres ne sont pas non plus laissés sur le sol mais sont également enfouis sous les feuilles mortes où ils se décomposent lentement pour fournir un compost fertile, libre et naturel. Une technique qui non seulement empêche la prolifération des insectes sur les fruits pourris, mais enrichit également le sol.



*Maurice Binelli montre ses abondants bananiers, principale source de revenus de son exploitation*

Les feuilles mortes des bananiers contribuent également à fertiliser et à structurer les sols gorgés d'eau en permanence. De cette manière, les ressources de la terre ne sont pas épuisées car elles se renouvellent naturellement, sans intrants chimiques nuisibles à la santé de l'homme ou du sol. L'exploitation familiale contribue ainsi à protéger la riche biodiversité de cette région du Cameroun.

Pour lutter contre les parasites et les maladies, les arbres étaient positionnés de manière à ce que si l'un d'eux tombait malade, il ne puisse pas contaminer son voisin. La technique consistait donc à intercaler des arbres de différentes espèces pour empêcher la propagation de maladies, qui sont spécifiques à certaines variétés.

"Il s'agit d'un écosystème totalement viable et équilibré, où l'utilisation de pesticides, qui sont nocifs pour la santé, est inutile : c'est ce qu'on appelle le compagnonnage. Cependant, cette technique nécessite un apprentissage. Il faut savoir quelle plante favorise la croissance d'une autre, et laquelle l'entrave", explique Albertine Bineli.

## **L'ÉNERGIE SOLAIRE EST NON SEULEMENT ÉCOLOGIQUE MAIS AUSSI FIABLE**

Pour maintenir l'énergie nécessaire au fonctionnement rural, Bineli a fait l'acquisition d'un panneau solaire. L'énergie est créée de manière simple, continue et toujours respectueuse de l'environnement. Il s'agit d'un investissement qui permet à la famille d'alimenter l'ordinateur et le téléphone et de rester en contact avec le monde extérieur.

En plus de la vente de fruits frais et de cacao, la ferme produit des jus de fruits consommés localement, dont les ventes augmentent d'année en année. Pour les conserver, les fruits sont traités de manière artisanale (techniques de séchage au four, par exemple) avec des outils et un entretien très peu interventionnistes. Fort de ce bénéfice, Maurice prévoit de transformer les excédents de mangues qu'il produit en abondance. Ils prévoient que le marché des jus pourrait rapporter 2 à 3 millions de francs CFA par an.

## UN MODE DE VIE ET DE TRAVAIL HOLISTIQUE, POUR TOUTE LA COMMUNAUTÉ

Ce qui a commencé comme une petite ferme de six personnes, dirigée par les Binelis et les Mbenda, est maintenant une énorme exploitation avec 50 employés permanents et 50 autres travailleurs temporaires.

“Nous lançons une révolution verte”, dit Bineli. Il a basé l'éthique de la ferme sur l'objectif du président Ahidjo de 1975, qui était de parvenir à la sécurité et à la souveraineté alimentaires pour les agriculteurs camerounais.

Tous les travailleurs sont encouragés à rapporter à leur famille les fruits excédentaires des vergers. Bineli essaie de leur fournir aussi du lait et des œufs. C'est une partie importante de la création d'une alimentation saine et variée pour lui-même, sa famille et ses employés.

L'approche holistique de l'agriculture leur vaut une réputation de producteurs de fruits responsables et supérieurs dans la région environnante et même à Yaoundé.

“Nous avons fait la connaissance de Mme Bineli par hasard. Elle est venue nous offrir des fruits il y a quatre ans à Yaoundé au marché aux fruits”, nous raconte Maryline Ntsa, vendeuse de fruits. Au cours de l'échange, Albertine Bineli avait expliqué la méthode de travail de la ferme et encouragé Maryline à la visiter. “Nous avons décidé de faire le voyage”, poursuit-elle. “Nous avons eu une énorme surprise. Aussi vaste qu'elle soit, cette ferme n'utilise pas de produits chimiques. Pourtant, vous n'avez jamais goûté de bananes ou d'oranges comme celles ci”.



# L'Éthiopie prouve qu'il y a un manque vital sur le marché des fruits et légumes frais et biologiques

**Par Abebe Haile**

*Les marchés internationaux réclament à grands cris des produits durables et certifiés biologiques, et les petits exploitants agricoles éthiopiens pourraient en détenir la clé. Les experts en agroécologie travaillent aux côtés des agriculteurs pour développer les opérations, augmenter les profits, tout en protégeant la biodiversité locale.*



*Les commerçants se préparent à une journée chargée au marché*

En raison de COVID-19, Piassa Atkilt Tera, le plus grand marché de fruits et légumes de la capitale éthiopienne, Addis-Abeba, a déménagé à Jan Meda. Lorsque les anciens rois régnaient, cet espace était historiquement utilisé pour les défilés militaires et les jeux sportifs traditionnels. Aujourd'hui, les principales activités se limitent généralement à des cérémonies religieuses et à des tournois sportifs tels que le championnat annuel de cross country. Mais aujourd'hui, c'est l'endroit le plus fréquenté et le plus fréquenté de la ville.

La vie commence à Jan Meda dès 3 heures du matin avec des commerçants qui déchargent des produits provenant de tout le pays et parfois même du Soudan voisin. Ils ouvrent des caisses remplies de tomates, d'oignons et de pommes de terre conditionnées en sacs. Ils doivent finir de se préparer avant que le commerce ne commence à l'aube.

Mezmure Melaku, 46 ans, est un grossiste agréé qui a plus de 20 ans d'expérience dans le secteur. Il a commencé comme commis dans un magasin local de fruits et légumes, puis a progressivement créé sa propre entreprise et est devenu distributeur d'oignons. Il achète des produits dans des fermes situées dans toute l'Éthiopie, certaines jusqu'aux régions d'Oromia et d'Afar, et les vend ici.

“La plupart du temps, ce sont des agents locaux dans les zones de production qui achètent les légumes et me les envoient. Mais parfois, si j'ai le temps - et surtout pendant la basse saison de production - je me rends dans les fermes et j'achète directement aux agriculteurs et je fais l'expédition moi-même”, explique Melaku.

“Normalement, je commence à vendre vers 5h30 du matin. J'ai des clients qui travaillent comme détaillants dans leurs propres magasins locaux. Je fournis également des légumes frais aux supermarchés et aux hôtels. Ils viennent toujours en avance pour obtenir de meilleurs produits ou téléphoner pour passer leur commande afin de la récupérer plus tard”, explique Melaku



*Piassa Atkilt Tera est maintenant situé à Jan Meda.*

La plupart des grossistes comme Melaku emballent leurs produits avant 8 heures du matin, ce qui permet aux détaillants de prendre le contrôle du marché. Ils sont rejoints par des femmes qui installent de petits étals, vendant des légumes achetés sur de petits marchés ou cultivés dans leur cour. Les jeunes vendent des fruits dans des charrettes en bois.

Selon des chiffres non officiels, le marché compte près de 300 détaillants titulaires d'une licence légale et plus de 5 000 commerçants illégaux. Les acheteurs étant avides de bonnes affaires, le marché reste bondé jusqu'à 13 heures. C'est l'endroit le plus pratique et le plus populaire où les habitants de la ville peuvent se procurer des fruits et légumes frais à un prix abordable.

## **LES PRIX SONT TROIS FOIS MOINS ÉLEVÉS QUE SUR LES AUTRES MARCHÉS URBAINS, ATTIRANT DES CLIENTS DE TOUTE LA VILLE**

Alem Teklu, mère de trois enfants, nous rend souvent visite. Même s'il lui faut deux taxis pour se rendre au marché, elle préfère venir ici pour les prix bas.

“Je viens toujours ici, au moins une fois toutes les deux semaines, avec le projet d’acheter des produits de base. Étonnamment, le prix des produits sur mon marché local est parfois trois fois plus élevé qu’ici. Vous pouvez tout obtenir ici à un meilleur prix”, explique-t-elle.

“Il y a des produits de qualité et différentes variétés parmi lesquelles choisir”, explique Simene Hailu, qui s’approvisionne au marché pour son hôtel. En tant que propriétaire d’hôtel, la sélection rigoureuse de produits de qualité constante est une priorité pour lui.

“Les mêmes produits peuvent provenir de différents endroits et leur qualité et leur prix varient en conséquence. Par exemple, j’achète toujours des tomates qui viennent de Meki, dans la région d’Oromiya, le prix est plus élevé mais elles sont si savoureuses. Le poivre de la ferme commerciale appelée ELFORA est cher mais gros et très épicé, ce qui est bon”, explique Hailu.

Les acheteurs viennent à Piassa Atkilt Tera pour de nombreuses raisons, mais le facteur primordial est le rapport qualité-prix. Pour les citoyens pauvres et à faibles revenus comme Alem Teklu, c’est la raison pour laquelle beaucoup d’entre eux se déplacent dans la ville pour la visiter.

“Pour moi, il n’est pas nécessaire qu’il soit de première qualité”, explique Teklu, “s’il est beau et propre, je l’achète. Je tiens compte de la durée de conservation des produits pour éviter ceux qui sont facilement périssables. Mais, je prends mon temps pour chercher le prix le plus bas afin d’acheter le plus de nourriture possible”.

## **LES COMMERÇANTS CONSTATENT UN INTÉRÊT ACCRU POUR LA MANIÈRE DONT LEURS PRODUITS SONT CULTIVÉS ET LE LIEU OÙ ILS LE SONT**

Le grossiste, Melaku, est fier de ses clients de longue date qui reviennent parce qu’ils ont confiance en la qualité de ses produits. Il a cependant remarqué que les nouveaux clients demandent où et comment les légumes sont cultivés ; ils ne veulent pas de produits cultivés par des eaux polluées.

Selon Mitiku Tefera, expert en horticulture au ministère de l’agriculture, les chaînes de marché existantes n’offrent pas la possibilité d’une relation directe entre les producteurs et les consommateurs. De nombreux consommateurs conscients sont inquiets parce qu’ils ne savent pas comment leurs aliments sont cultivés. Même les commerçants sont souvent ignorants.

“Une culture s’est développée dans laquelle la qualité du produit se mesure principalement en termes d’apparence et de lieu d’origine”, note Tefera.

“Par exemple, poursuit-il, la fertilité des sols devrait être importante. Un produit cultivé sur un sol sableux n’a pas la même qualité que les autres. Mais les consommateurs achètent des légumes et des fruits en fonction de l’aspect des produits sans entrer dans les détails”.

En parlant avec Mezmure Melaku, cela semble être vrai. Le grossiste avoue qu’il connaît peu l’environnement dans lequel ses produits sont cultivés, et qu’il recherche simplement une bonne texture, une bonne couleur et une bonne forme.

## **BEAUCOUP PENSENT QUE LE PASSAGE AU BIO OU MÊME LA SIMPLE CERTIFICATION DU BIO EST TROP CÔUTEUX ET TROP COMPLIQUÉ**

Mitiku Tefera soutient que le marché n’a ni la culture pour évaluer une meilleure qualité de nourriture ni la capacité de payer pour cette qualité. Une production de légumes biologiques nutritifs et

largement disponibles nécessiterait une refonte complète des infrastructures, notamment l'introduction de technologies, d'une main-d'œuvre plus nombreuse et de meilleurs systèmes de gestion agricole. Naturellement, ces exigences s'accompagnent de primes plus élevées. La priorité étant donnée à la disponibilité et au coût des produits, la culture actuelle du marché encourage les producteurs à se concentrer sur la productivité, en s'appuyant sur des produits agrochimiques et des méthodes agricoles non durables.

Les experts expliquent que les agriculteurs achètent des semences importées coûteuses pour cultiver une variété de légumes vendus sur les marchés de masse, utilisent des engrais et des pesticides synthétiques, ainsi que d'autres intrants chimiques pour augmenter leur récolte. Les pesticides sont largement utilisés, en particulier dans les zones tropicales comme la vallée du Rift, où les légumes sont cultivés trois fois par an. Les régions de plaine, comme l'Afar et la Somalie, utilisent moins d'engrais mais s'appuient plutôt sur d'autres produits agrochimiques.

Souvent, ce sont les petits producteurs qui obtiennent le plus de produits biologiques. "La plupart des agriculteurs cultivent des fruits dans leur jardin, en utilisant uniquement du fumier animal comme engrais", explique M. Tefera. "Ils sont biologiques par nature, mais ne sont pas certifiés et ne sont pas considérés comme biologiques sur le marché local".

## **LES JEUNES POUSSES S'ENGAGENT À FORMER LES AGRICULTEURS À LA CERTIFICATION BIOLOGIQUE POUR LE MARCHÉ INTERNATIONAL**

Depuis quelque temps déjà, GreenPath Ethiopia, une start-up horticole, a créé des opportunités pour les agriculteurs de gagner un meilleur revenu en exportant des produits d'avocat certifiés biologiques. Créée en 2015, l'entreprise est le premier producteur de fruits et légumes certifiés biologiques à travailler avec plus de 150 petits exploitants agricoles.



*Avocats biologiques, cultivés naturellement, provenant d'une des fermes de GreenPath Ethiopia*

L'entreprise forme les agriculteurs à la sélection des cultures et à la gestion des exploitations tout en confiant à des agroécologistes le suivi de leur travail afin que leurs produits répondent aux normes de certification biologique de l'Union européenne. Fondamentalement, elle fait le lien entre les marchés mondiaux et les petits exploitants agricoles et les consommateurs conscients en Europe, aux États-Unis et au Moyen-Orient.

Grâce à un mécanisme de cultures intercalaires - un système agricole agroécologique - les agriculteurs profitent de la variété des cultures qui poussent à côté des avocats. C'est une technique qui non seulement protège et nourrit l'écosystème, mais qui soutient également la production alimentaire. Ainsi, les agriculteurs peuvent cultiver des avocats pour l'exportation, mais aussi un régime alimentaire diversifié et nutritif pour leur famille.

## **LE PAN ETHIOPIE DEMANDE LA FIN DES PRODUITS CHIMIQUES NOCIFS ET LE RETOUR AUX TECHNIQUES AGRICOLES INDIGÈNES**

Pesticides Action Nexus (PAN) Ethiopia a travaillé avec le gouvernement pour réduire l'impact social et environnemental de l'utilisation intensive des pesticides et autres produits agrochimiques dangereux.

Tadesse Amera (PhD), directeur du PAN, affirme que les agriculteurs n'appliquent plus les connaissances locales dans leurs activités agricoles comme ils le faisaient auparavant. Il explique que les dommages causés à l'environnement ont obligé les agriculteurs à utiliser des pesticides nocifs et des intrants synthétiques pour créer une croissance encore plus limitée.

“Notre objectif est de faire des pesticides chimiques le dernier recours aux problèmes. Là où l'agriculture biologique est impossible, nous aidons les agriculteurs à mettre en œuvre des principes naturels de lutte contre les parasites intégrés à leur savoir local”, explique M. Amera.

Le projet de lutte intégrée contre les parasites a aidé les petits exploitants agricoles de la région de la vallée du Rift à produire des légumes sains et non toxiques, sans pesticides qui endommagent l'écosystème naturel. Contrairement à leur ancienne chaîne de valeur marchande qui impliquait des intermédiaires coûteux, les agriculteurs approvisionnent désormais directement les supermarchés de la capitale en produits de haute qualité.

“Leurs légumes sont vendus avec une valeur de prix de 15% supérieure à celle des légumes cultivés avec des produits agrochimiques fournis sur les marchés conventionnels et la demande est en augmentation”, explique M. Amera.

## **MALGRÉ LE SOUTIEN DES GOUVERNEMENTS ET DES ONG, IL RESTE ENCORE UN LONG CHEMIN À PARCOURIR POUR FAIRE DE L'AGRICULTURE AGROÉCOLOGIQUE LA NORME.**

Pour accroître la productivité, l'Éthiopie a mis en œuvre des stratégies de développement durable en introduisant des technologies agricoles respectueuses de l'environnement et en transférant les connaissances sur les meilleures pratiques aux agriculteurs par l'intermédiaire des agents de vulgarisation.

Selon le gouvernement et d'autres acteurs du développement, les systèmes agricoles intégrés et mixtes et d'autres activités agroécologiques comme la rotation des cultures et les cultures intercalaires connaissent actuellement un grand succès.

Pourtant, la mise à l'échelle signifie un long chemin à parcourir. Les chercheurs notent que les systèmes de production agro-écologiques indiqués doivent être renforcés par la gestion du marché et la promotion de produits locaux et écologiques tels que les légumes.

Cela signifie l'importance d'un plus grand nombre d'intermédiaires comme PAN Ethiopia pour créer de la valeur pour les produits agroécologiques de haute qualité dans les systèmes de marché alimentaire du pays. Ce faisant, ils peuvent fournir une assistance technique aux agriculteurs sur les pratiques écologiques et durables et sur la construction d'un réseau de marché plus diversifié et interactif pour leur récolte.



# L'agroécologie comme avenir le plus durable de l'agriculture au Ghana

**Par Roger A. Agana**

Le Ghana dispose d'une abondance de terres arables et différentes cultures vivrières sont cultivées dans 16 régions du pays d'Afrique de l'Ouest.

Les cultures, y compris les cultures commerciales et alimentaires comme le maïs, l'igname, le manioc, le riz, les fruits et les légumes, sont cultivées à grande et petite échelle. L'agriculture est le pilier de l'économie ghanéenne, avec un taux d'emploi total de 29,26 % en 2019, selon la Banque mondiale.

Cet article explore les perspectives de la culture des légumes au Ghana par l'adaptation de techniques agricoles durables communément appelées agroécologie.

## **UN MARAÎCHER LOCAL UTILISE L'AGROÉCOLOGIE POUR AUGMENTER SON RENDEMENT SANS COMPROMETTRE LA QUALITÉ**

Ibrahim est un petit agriculteur de 52 ans, originaire du nord du Ghana. Depuis 1992, il cultive des légumes tels que des oignons, des choux, des poivrons et des concombres à East Legon, le long de la voie rapide Tema-Accra à Accra.

Sa motivation est de produire des légumes de qualité pour le marché en appliquant des pratiques agricoles modernes qui lui permettent d'obtenir un meilleur rendement sans faire de compromis sur la qualité.

"Avec la qualité et un rendement plus élevé en tête, je ne plaisante pas avec la préparation des terres", dit-il. "Je laisse normalement les feuilles, les racines et les autres déchets récoltés précédemment rester sur la terre de sorte qu'ils se décomposent et se mélangent au sol pour l'enrichir en vue de ma prochaine récolte".

Le maraîcher a déployé un système d'irrigation obtenu en Chine. Il a introduit cette technologie dans sa culture de légumes il y a environ cinq ans. Avec elle, il a connecté des tuyaux d'irrigation dans toute sa ferme qui fournissent aux légumes l'eau en bonne quantité.

Pendant la culture des choux, Ibrahim utilise le fumier de volaille pour enrichir le sol. Il dit qu'il a mélangé des graines ou des feuilles de neem avec des extraits de piment et de l'eau pour lutter contre les pucerons sur les choux.

Bien qu'Ibrahim utilise des techniques durables pour produire des légumes sains et sûrs, il est déçu de ne pas pouvoir obtenir des prix plus élevés pour ses produits.

Il a révélé que les agents de vulgarisation du ministère de l'agriculture du pays connaissent son exploitation agricole et l'avaient visitée à l'occasion.

“Les agents de vulgarisation sont conscients que nous sommes ici pour faire cela, mais leur niveau d'engagement avec nous est le revers de la médaille. Ils viennent ici de temps en temps pour offrir une aide mais pas de façon régulière. Ils nous donnent des conseils sur les moyens modernes de mener à bien nos activités”.

## **LÀ OÙ IL Y A DES PRODUITS, IL Y A TOUJOURS DES ACHETEURS**

Un facteur qui a soutenu Ibrahim dans son entreprise est le marché qu'il obtient après la récolte. Il dit qu'il informe généralement ses clients qui lui achètent en gros le jour de la récolte et qu'ils se rendent ensuite à la ferme pour acheter. Parfois, il transporte les produits jusqu'à ses clients sur les marchés.

“Nous avons beaucoup de clients qui consomment nos légumes, il n'y a pas de problème en ce qui concerne les clients. Ils sont facilement disponibles lorsque nous récoltons nos produits. Nous planifions notre activité de manière à ce que les clients viennent toujours acheter quand nous récoltons”.

Il a ajouté que la plupart de ses clients ne sont pas très intéressés par la façon dont il produit les cultures. Leur joie est de voir la taille des récoltes sans se soucier de la sécurité pendant la production.

Ibrahim doit encore relever des défis dans son entreprise de culture de légumes, notamment la lutte contre les infestations de parasites, le coût élevé du carburant pour pomper l'eau d'un barrage voisin ainsi que le fait de devoir parfois sous-évaluer sa production.

## **LE MARCHÉ DYNAMIQUE ET LE RÔLE DES REINES DU MARCHÉ**

Afin de se faire une idée de la production végétale durable et du comportement des consommateurs à son égard, il est essentiel de visiter Ashaiman, une ville située au nord de Tema, dans la région du Grand Accra. La ville compte plus de 200,000 habitants et constitue le centre d'affaires de la région.

Les différents produits alimentaires vendus au marché d'Ashaiman comprennent le manioc, le plantain, l'igname, le maïs, le millet, le sorgho, le riz, le gari, le poisson, la viande - oranges, mangues, bananes, tomates, oignons, œufs de jardin, choux, laitues et concombres entre autres.

Les produits frais sont transportés de tout le pays et même introduits sur le marché depuis l'extérieur du Ghana. Les femmes et les enfants dominent les activités commerciales sur le marché d'Ashaiman, représentant 80% de la population.

## **LES VENDEURS DE LÉGUMES REMARQUENT QUE LES CONSOMMATEURS SONT DE PLUS EN PLUS CONSCIENTS DE LA PRODUCTION ALIMENTAIRE**

Agustina Dede, 38 ans, une détaillante qui vend des légumes, achète une grande partie de son stock à des grossistes. Elle ajoute qu'elle prend également des livraisons de choux et d'oignons provenant de fermes voisines.

“C'est ce que je vends depuis 18 ans. C'est grâce à cette entreprise que j'ai pu aider mon mari à s'occuper de nos trois enfants qui sont tous scolarisés. Les choses auraient été un peu difficiles sans cette entreprise”, a déclaré M. Dede.

Le marché, a-t-elle souligné, n'a pas beaucoup changé en ce qui concerne le type d'aliments vendus car seuls quelques ajouts tels que les mangues exotiques, les pastèques et divers légumes étrangers ont été introduits récemment.

Sur les questions de sécurité alimentaire, elle a déclaré qu'il y a eu des cas où certains clients ont exprimé des inquiétudes, mais elle leur assure qu'elle s'approvisionne auprès des bons agriculteurs.

Un échantillon représentatif de consommateurs a confirmé qu'ils examinent la sécurité des produits avant de les acheter. Eric Boakye, un éducateur de 42 ans, a déclaré : “Je veille toujours à ce que les fruits et légumes soient sains afin de rester en bonne santé. Le prix est le deuxième facteur”.

## **LES ACTEURS LOCAUX ONT REMARQUÉ L'IMPORTANCE DE L'AGROÉCOLOGIE**

Nii Ofoe Hansen est le directeur du programme d'irrigation d'Ashaiman, qui gère un barrage local. Le barrage existe depuis 40 ans et couvre 155 hectares, dont 97 ont été aménagés en rizières et en cultures maraîchères.

Hansen note que la pratique traditionnelle de préparation des terres consistait à désherber et à brûler avant de planter, ainsi qu'à appliquer des produits chimiques sur les cultures.

Il a dit : “Les coupes et les incendies détruisent le sol. L'utilisation de produits chimiques détruit le sol. Donc, le mieux est de tailler et de retourner le sol, la préparation du terrain est importante pour éviter de détruire la structure du sol”.

M. Hansen a souligné l'importance de pratiques telles que la préparation adéquate des terres, la culture d'une variété améliorée de semis, la lutte intégrée contre les parasites et les maladies (IPM), les systèmes de gestion de l'eau bien organisés et l'utilisation d'engrais organiques dans l'agriculture moderne.

Il a souligné les avantages de l'agroécologie par rapport à la méthode traditionnelle de culture et a indiqué que le nouveau processus présente plusieurs avantages, notamment l'augmentation des rendements des cultures ainsi que la préservation de l'écosystème naturel.

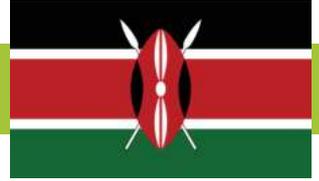
## **L'AGROÉCOLOGIE COMME VOIE D'AVENIR**

L'agroécologie est une approche holistique qui réconcilie l'agriculture et les communautés locales avec les processus naturels pour le bénéfice commun de la nature et des moyens de subsistance. Parmi ses avantages, l'agroécologie ne se contente pas de produire de la nourriture, des emplois et du bien-être économique, mais crée également des bénéfices culturels, sociaux

et environnementaux. L'agroécologie protège et fournit des services écosystémiques tels que la pollinisation, la lutte naturelle contre les parasites, le cycle des nutriments et de l'eau et le contrôle de l'érosion.

Il est clair que le Ghana se tourne vers une agriculture plus durable, que la gestion des terres et la protection des sols et de la biodiversité locale sont de plus en plus importantes pour les consommateurs locaux. Les consommateurs commencent à se montrer disposés à payer un peu plus pour compenser les produits qui sont fabriqués biologiquement sans pesticides qui sont historiquement nocifs pour les humains et les terres arables.

Il est maintenant essentiel que des organismes gouvernementaux intégrés, comme le ministère de l'agriculture, apportent un soutien plus généreux à la communauté des petits exploitants agricoles du Ghana. En formant les agents de vulgarisation aux pratiques agricoles modernes et durables, le ministère peut faire entrer le Ghana dans une nouvelle phase d'agriculture écologique et agroécologique et de sécurité alimentaire.



# L'agriculture biologique ne suffit pas: Les agroécologistes font pression pour une politique plus stricte afin de protéger et de diversifier l'agriculture au Kenya

**Par Allan Odhiambo Akombo**

KISUMU/NAIROBI — Jusqu'à il y a neuf ans, Jane Onyango cultivait régulièrement du maïs sur sa parcelle d'un hectare dans la région de Kawango, dans le comté de Kisumu, à l'ouest du Kenya.

Saison après saison, elle a persévéré dans sa culture malgré de faibles rendements, des intrants chimiques coûteux et des conditions météorologiques de plus en plus irrégulières.

Il a fallu une sécheresse dévastatrice en 2011 pour qu'Onyango change ses pratiques agricoles - abandonnant la monoculture du maïs et l'utilisation d'engrais chimiques.

"La sécheresse m'a donné des leçons qui m'ont ouvert les yeux. Toute ma récolte a été anéantie et j'ai été très peinée parce que j'ai investi 3500 KSH dans le seul engrais DAP [phosphate diammonique]", raconte cette mère de cinq enfants, âgée de 51 ans.

"Et quand j'ai regardé les années précédentes, j'ai réalisé que je ne faisais pas quelque chose de bien parce que je continuais à planter la même culture et à utiliser des engrais coûteux alors que mes récoltes dépassaient à peine deux sacs de maïs", ajoute-t-elle.

Frustré par les faibles rendements dus à l'évolution des conditions climatiques, à la forte dégradation des sols et au coût élevé des engrais, Onyango a choisi de ne pas planter que du maïs et d'essayer d'autres cultures comme le millet et les grammes verts.

"Étonnamment, j'ai eu une récolte impressionnante de cinq sacs de millet au cours de la première saison de rotation du maïs, mais je n'ai même pas utilisé d'engrais du tout. Ce fut un tournant pour moi... Je fais maintenant une rotation des cultures que je fais pousser et mon sol est plus sain et

mes récoltes sont meilleures”, dit-elle.

Onyango a également commencé à utiliser le fumier de vache pour l’agriculture - qu’elle obtient gratuitement de son troupeau de quatre génisses et qu’elle complète avec les fientes de son poulailler. Elle fait également pousser des arbres *Leucaena* sur sa parcelle de terre, dont les feuilles fournissent de l’ombre à ses cultures et servent de fourrage à son bétail.

“Je suis revenu aux méthodes agricoles traditionnelles et je dois dire que les choses s’améliorent. Je n’ai plus besoin de m’embêter avec des engrais coûteux et la rotation des cultures résistantes à la sécheresse a résolu le problème des mauvaises récoltes dues à l’irrégularité des conditions météorologiques”, dit-elle.

Comme Onyango, plusieurs autres agriculteurs du village de Kawango pratiquent diverses méthodes agricoles agroécologiques - principalement sous la pression de la lutte contre les effets néfastes du changement climatique.

Le comté de Kisumu a un climat relativement chaud et humide, avec des températures moyennes d’environ 23 degrés Celsius et un sol principalement sableux et argileux. Cependant, la température et les précipitations sont devenues irrégulières, ce qui affecte le rendement des cultures.

Aphline Ogonda pratique la culture intercalaire de bananes, de citrouille, d’herbe *brachiaria* et de patates douces avec des légumes tels que le chou vert et le maïs dans sa ferme du village de Kawango. Elle utilise du fumier de vache pour améliorer ses cultures.



*Aphline montre ses produits dans sa ferme*

“Les citrouilles et les patates douces sont mes cultures préférées pendant les courtes pluies et la saison sèche parce qu’elles poussent bien par ce temps et qu’on me garantit un peu de nourriture pour ma famille et un petit surplus à vendre sur le marché”, dit-elle.

“Les bananes et l’herbe brachiaria sont également utiles pendant la période de sécheresse car, en plus des fruits, les feuilles complètent la nourriture de mes vaches”.

Elle utilise également des cendres de bois pour chasser les pucerons de ses cultures de légumes. Ogonda répand la cendre sur les plantes potagères au lieu de les arroser avec des pesticides, ce qui déshydrate les pucerons et les fait tomber.

Dorothy Otieno, une autre habitante du village de Kawango, cultive sur sa petite parcelle de terre du manioc et des citrouilles résistants à la sécheresse. Elle récolte l’eau de pluie pour son usage domestique et arrose ses choux verts pendant la saison sèche.

“Lorsque les pluies sont devenues plus imprévisibles, j’ai dû devenir intelligente et adopter de nouvelles méthodes qui permettraient de maintenir ma ferme”, dit-elle.

Étonnamment, contrairement à la tendance mondiale où les produits issus de pratiques agricoles agroécologiques ont des marchés spéciaux et coûtent plus cher pour compenser la main-d’œuvre, les agriculteurs de la région de Kawango ne semblent pas bénéficier de tels privilèges.

Un contrôle ponctuel au marché de plein air local Holo montre que les produits se vendent à des prix réguliers sans tenir compte des méthodes d’exploitation utilisées ni des avantages en matière de santé et de sécurité.

“Lorsque vous apportez vos produits ici pour les vendre, les acheteurs ne sont pas gênés par la façon dont ils ont été produits. Pour eux, la nourriture est de la nourriture et ils ne paieront pas un supplément parce que vous n’avez pas utilisé d’engrais pendant la culture. Essayez d’invoquer les normes ici et vous resterez bloqué avec vos produits”, explique Phillip Otieno, un vendeur de produits frais.

À quelque 21 kilomètres de là, à Kisumu, la troisième ville du Kenya, un destin similaire attend de nombreux agriculteurs et commerçants disposant de stocks d’aliments produits de manière écologique.

Par exemple, il n’y a pas de traitement spécial pour l’agriculture écologique sur le marché de l’huile dans le quartier central des affaires de la ville.

“Nous n’avons pas encore de systèmes pour des produits exclusivement cultivés de manière écologique. Tout ce qui vient ici est vendu de manière uniforme”, dit l’un des commerçants, qui s’identifie uniquement comme Nya Ahero.



*Les commerçants s'alignent dans la rue au Marché de l'huile*

Cette situation est reproduite dans la plupart des régions rurales du Kenya, où le concept d'agriculture agroécologique doit encore s'enraciner en tant que forme d'agriculture spécialisée et de qualité.

Il est intéressant de noter que dans la capitale du Kenya, Nairobi, l'agriculture biologique - qui est un semblant d'agriculture écologique bien qu'elle ne prenne pas en compte l'ensemble de l'écosystème - prend rapidement racine et dispose même de marchés spéciaux où les produits attirent des prix élevés.

Au marché Kids Ventures, dans le quartier des jardins de Nairobi, des acheteurs soucieux de leur santé - principalement des personnes âgées et des membres de la classe moyenne - passent souvent pour faire des provisions de fruits, légumes et céréales biologiques.

Sur ces marchés spécialisés, les produits biologiques coûtent jusqu'à 30 % de plus que les produits alimentaires conventionnels, mais les clients sont heureux de payer en raison des avantages perçus pour la santé.

“Les dangers de l'agriculture avec des produits chimiques sont connus et je ne voudrais pas consommer des aliments cultivés avec des produits chimiques alors que j'ai la possibilité d'acheter des aliments sûrs et produits naturellement”, déclare Diana Kerubo, cliente régulière du marché Kids Ventures. “Le coût supplémentaire ne me dérange pas car il compense les normes de sécurité élevées de l'agriculteur”.

Le réseau d'agriculture biologique du Kenya (KOAN) a activement promu l'agriculture biologique et a même créé la marque de certification biologique Kilimohai, qui est la norme approuvée pour tous les produits et produits transformés biologiques.

Le lobby fait également pression en faveur d'une politique nationale sur l'agriculture biologique par l'intermédiaire du ministère de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche, qui l'a déjà désignée comme un domaine prioritaire dans son plan stratégique à court terme révisé.

Toutefois, les experts préconisent une sensibilisation plus approfondie à l'agriculture agroécologique qu'à l'agriculture biologique, car elle peut avoir un impact plus important à l'échelle nationale.

“La plupart des gens ne peuvent pas faire la différence entre l'agriculture biologique et l'agriculture agroécologique et cela devrait être pris en compte même au niveau politique”, explique Jorim Okoth, agronome. “L'agriculture écologique ressemble beaucoup à l'agriculture biologique, mais elle va plus loin en prenant en compte l'ensemble de l'écosystème. En fait, l'agriculture agroécologique suit le cycle de vie naturel dans son intégralité”.

Le professeur Hamadi Iddi Boga, secrétaire principal du département d'État pour la recherche agricole au sein du ministère de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche, déclare que le Kenya mène une politique globale en matière d'agriculture intelligente.

“Une agriculture intelligente sur le plan climatique, c'est ce que nous préconisons. Il existe des initiatives individuelles sur l'agriculture biologique ou ce que les gens appellent l'agroécologie, mais il n'y a pas encore de politique”, dit-il.

L'agriculture écologique est prête à sauver l'agriculture kenyane, de plus en plus menacée par le changement climatique. L'Organisation de recherche sur l'agriculture et l'élevage du Kenya (KALRO) - le principal institut national de recherche agricole - estime que 98 % de l'agriculture du pays est pluviale, ce qui expose à des conditions climatiques erratiques et extrêmes, notamment des sécheresses prolongées et des inondations.

L'agroécologie renforce la sécurité alimentaire en améliorant la productivité des exploitations agricoles et protège l'environnement en limitant l'utilisation d'intrants chimiques. En outre, elle rétablit la souveraineté alimentaire des agriculteurs locaux, leur permettant de créer des moyens de subsistance durables et rentables qui dureront toute leur vie et celle de leurs enfants.



# La demande de céréales indigènes est en hausse au Lesotho

Par Francis Mukuzunga

Les petits producteurs de céréales du Lesotho ont augmenté leur production au cours des derniers mois en raison de la forte demande d'aliments indigènes et locaux.

À l'arrêt de bus principal de Maseru, Ha-Stopo, se trouve le plus grand marché alimentaire du Lesotho. Ici, des centaines de vendeurs qui s'approvisionnent en nourriture dans tous les coins du pays, y compris en Afrique du Sud, vendent directement aux taxis et aux bus publics.



*Stalle de céréales indigènes à Ha-Stopo*

Une section est consacrée à la vente d'aliments traditionnels et indigènes cultivés soit dans les villages, soit sur des parcelles périurbaines à la périphérie de la capitale. L'une de ces zones agricoles est Sehlabeng, située sur un plateau qui surplombe Maseru, à 30 km de là.

Les villageois de Sehlabeng fournissent aux vendeurs de Maseru de petites quantités de céréales indigènes telles que le mabele rouge ou blanc (sorgho), le poone (maïs jaune) et une variété locale de linaoa (sugar snaps). Les cultures ont à peine besoin de produits chimiques ou d'engrais pour pousser, et les agriculteurs locaux affirment qu'elles ne nécessitent qu'une intervention minimale, comme le préconisent les pratiques agroécologiques.

Les agriculteurs ont trouvé un marché tout prêt avec les vendeurs de Ha-Stopo, car la demande de ces aliments a augmenté à mesure que de plus en plus de personnes s'intéressaient aux aliments à faible intervention.

Pour être certifiés biologiques, les vendeurs doivent obtenir l'approbation du département de la santé du conseil municipal de Maseru et du ministère de l'agriculture et de la sécurité alimentaire par l'intermédiaire de son bureau régional.

## **LES VENDEURS LOCAUX DÉFENDENT LES ALIMENTS INDIGÈNES POUR LEUR VALEUR NUTRITIONNELLE ET LEUR CAPACITÉ À RENFORCER LE SYSTÈME IMMUNITAIRE**

L'un de ces vendeurs est Tlalane Rasebonang, une mère célibataire de 54 ans. Elle achète toutes ses céréales en vrac aux villageois de Sehlabeng et en transforme la moitié par mouture, tandis que l'autre moitié est vendue entière après conditionnement. Elle préfère le sorgho rouge et blanc, car séché, il fournit un contenu nutritionnel élevé pour la plupart des repas traditionnels, tandis que les grains moulus sont utilisés pour la cuisson du porridge et la préparation de boissons traditionnelles.

Rasebonang possède également une sélection de haricots traditionnels cultivés dans les jardins du village qui, selon elle, sont très appréciés des clients. En outre, elle vend des légumes verts tels que le colza, le chou et les épinards qu'elle recommande à ses clients de cuisiner avec les grains pour obtenir des repas très nutritifs.



*Tlalane Rasebonang attend les clients à son stand de nourriture indigène à Ha-Stopo*

Elle constate une tendance à la sensibilisation des gens à la santé depuis l'apparition de la COVID-19 au début de l'année. Beaucoup se sont donc tournés vers les aliments traditionnels. Rasebonang est un défenseur personnel des aliments indigènes. Elle encourage également les gens de tous horizons à en manger davantage car ils ont une grande valeur nutritionnelle et "protègent contre certaines maladies bien connues".

Rasebonang vit confortablement de son étal de nourriture, situé dans une des rues à côté de l'arrêt de bus très fréquenté. Elle a pu envoyer son fils à l'école secondaire et maintenant à l'université grâce aux recettes de son étal. Les bénéfices mensuels lui ont également permis de construire sa propre maison à Sehlabeng.

"J'ai créé cette entreprise en 2004 après avoir été licencié des usines textiles où je travaillais pour des raisons de santé. Je n'ai jamais regardé en arrière depuis, car l'entreprise me fournit tous mes besoins", dit-elle.

## **LES FEMMES CHEFS D'ENTREPRISE UTILISENT DES CÉRÉALES INDIGÈNES POUR MAINTENIR LA CULTURE TRADITIONNELLE DE L'ALIMENTATION ET DES BOISSONS**

Rasebonang fournit également ses céréales à d'autres vendeurs de la région, qui cuisinent ou transforment la nourriture sur place. Matooke Sehloho, 35 ans, fabrique deux types de boissons traditionnelles, le motoho, fabriqué à partir d'un mélange de poudre de sorgho, de tomoso (une sorte de levure traditionnelle), et de sucre et le khemere, une boisson très rafraîchissante à base de gingembre, d'eau et de sucre.

Les deux boissons sont conditionnées dans des bouteilles en plastique de 500 ml et 1 litre fournies par des fabricants certifiés et promues par les autorités sanitaires. Le motoho est vendu chaud en hiver ou froid en été, tandis que le khemere se vend mieux frais.

Sehloho dit que ses boissons sont devenues très populaires auprès des clients, en particulier des chauffeurs de taxi et des membres du public qui achètent directement à son étal au bord de la route à Ha-Stopo.

"Je travaille au stand tous les jours du lundi au samedi et j'ai réussi à aider mon mari à subvenir aux besoins de nos deux jeunes enfants et à mettre de la nourriture supplémentaire sur la table à la maison", dit-elle.

Son revenu n'est pas constant en raison de l'évolution des demandes saisonnières. Néanmoins, elle apprécie son entreprise, qu'elle développe en vendant du boroto et du leqekoane - des pains traditionnels - pour accompagner ses boissons.

## **Les pommes de terre cultivées localement et de manière durable se battent pour éclipser les importations sud-africaines**

Plus loin, sur le marché Ha-Stopo, se trouvent les vendeurs de pommes de terre. La plupart des pommes de terre vendues ici proviennent de fermes commerciales situées de l'autre côté de la frontière, en Afrique du Sud. Cependant, les pommes de terre cultivées localement ont également trouvé un créneau avec les vendeurs d'ici.

Maelamo Siuoa travaille depuis plus de dix ans dans le secteur de la vente de pommes de terre et vend tous les types de tubercules. Il a trouvé une activité rentable pour la saison en cours en vendant des semences de pommes de terre, importées d'Afrique du Sud, aux agriculteurs du Lesotho.



*Siuoa montre ses marchandises à son étal de pommes de terre*

“Je vends une variété de graine de pomme de terre Mondial qui est spécialement développée pour les conditions climatiques difficiles du Lesotho car elle ne peut pas ou peu résister à la pluie. Les agriculteurs locaux aiment acheter cette semence pour pouvoir cultiver des pommes de terre destinées à la consommation locale”, dit-il.

La pomme de terre de semence Mondial est considérée comme l’une des meilleures sur le marché car elle a une meilleure résistance aux maladies et produit plus de tonnes par hectare que toute autre variété. Les pommes de terre cireuses sont également populaires auprès des vendeurs de nourriture et des habitants de Ha-Stopo, car elles conservent leur forme après avoir été bouillies ou frites.

Sioua a déclaré qu’il est l’un des heureux agriculteurs qui peuvent aller en Afrique du Sud pour acheter les semences en vrac pour les reconditionner et les vendre localement car il a un permis spécial pour le faire. Il possède également une ferme dans le district de Thaba Tseka, à environ 250 km de Maseru, où il cultive et fournit des semences de pommes de terre aux agriculteurs locaux.

Il explique que le Collège d’agriculture a facilité l’obtention de permis pour les agriculteurs qui souhaitent acheter des variétés de semences spécialement adaptées de l’autre côté de la frontière. La même institution agricole fournit également aux agriculteurs des variétés de cultures indigènes qui s’adaptent au sol et au climat du Lesotho. En plus de la vente des semences, il conseille les agriculteurs sur la manière de cultiver les pommes de terre et d’augmenter leur rendement.

“Ce que je recommande toujours, c’est que les petits agriculteurs autour de Maseru plantent ce type de semences de pommes de terre car ils peuvent faire jusqu’à trois cycles de récolte pendant la saison de plantation. Mieux encore, cette variété est si facile à cultiver car elle n’a pas besoin de pesticides ou d’engrais puisqu’elle pousse naturellement”, dit-il.

## **LES CULTURES LOCALES SONT LA CLÉ DE LA SÉCURITÉ ALIMENTAIRE AU LESOTHO**

Dans l'ensemble, cette saison a été une saison d'opportunités pour les petits exploitants agricoles locaux, comme ceux de Sehlabeng, car la demande de denrées alimentaires d'origine locale augmente face à la fermeture des frontières.

Les agroécologistes ont prouvé à maintes reprises que les cultures indigènes sont plus susceptibles de résister aux aléas climatiques et de se développer dans le sol local. Elles fournissent également une valeur nutritionnelle souvent insuffisante en raison de rendements chimiquement améliorés, ce qui est vital en cas de crise sanitaire mondiale.

Alors que COVID-19 semble destiné à avoir un impact sur l'industrie agricole pour de nombreux mois à venir, la souveraineté alimentaire est de nouveau au premier plan de la conversation. Le fait de dépendre de l'aide internationale et des intrants rend le Lesotho vulnérable si le pays devait faire face à un nouveau blocage.

Le marché de Ha-Stopo prouve qu'il existe une demande pour des produits frais cultivés localement, avec des pesticides biologiques et peu d'intervention. Les petits agriculteurs de Sehlabeng montrent que l'exécution est possible et, de plus, rentable.



# Les petits exploitants agricoles créatifs ouvrent une nouvelle ère d'agriculture durable et rentable au Mozambique

**Par Charles Mangwiro**

CHOKWE, Mozambique - Arborant un t-shirt de golf bleu, un tablier multicolore et un jean, Fatima Matavele ne ressemble en rien à une agricultrice africaine stéréotypée lorsqu'elle examine des plantes dans sa maison rurale de Chokwe, à quelque 250 km au nord de la capitale mozambicaine, Maputo.

Fatima, mère célibataire de quatre enfants, produit du yaourt à partir de fruits sous-utilisés tels que le nêfle africain et le baobab. Le premier a un agréable goût de pomme et est originaire des régions afrotropicales du sud et de l'est. Le fruit du baobab provient de l'arbre du même nom, plus connu sous le nom d'"arbre de vie" africain, et est le seul fruit au monde qui sèche naturellement sur la branche.

Fatima, 39 ans, a quitté l'école très tôt et n'était pas sûre de ses perspectives. Aujourd'hui, elle est propriétaire d'une entreprise de yaourts prospère, un rôle qui lui a permis de se faire connaître dans la communauté. Allant à l'encontre de la tendance qui montre que de plus en plus de jeunes abandonnent l'agriculture rurale pour trouver du travail dans les villes, Fatima a quitté la vie urbaine pour de meilleures perspectives à la campagne.

"Avec la sécheresse prolongée et l'incertitude sur la durée de vie du coronavirus, je n'ai aucune intention de retourner vivre à nouveau en ville", explique-t-elle. Elle ajuste ses gants, debout parmi des bocalaux de fruits de baobab jusqu'aux genoux, devant une table parsemée de bouteilles de lait et de crème à la vanille.

Fatima Matavele a appris à travailler avec des fruits sauvages et du lait grâce à son professeur de sciences en cinquième année. Elle a acheté un fourneau et des pots il y a près de deux ans pour seulement 128 dollars. Dans une bonne semaine, elle gagne la même somme en cinq jours seulement.

## **LE GOUVERNEMENT VEUT AUGMENTER LA PRODUCTION AGRICOLE LOCALE ET RÉDUIRE LES IMPORTATIONS INTERNATIONALES**

Les petits exploitants agricoles représentent la grande majorité du secteur agricole du Mozambique, avec quelque 3.2 millions de petits exploitants représentant 95 % de la production agricole du pays.

En tant que district agricole central, Chokwe compte 31 000 fermes, chacune d'entre elles possédant en moyenne 2.1 hectares de terre. Elles produisent principalement des produits agricoles tels que le maïs, le manioc, le niébé, l'arachide, la patate douce et le riz.

Dans la province de Gaza, au sud du Mozambique, le gouvernement prévoit d'augmenter la culture du riz de 60 % au cours de la prochaine saison agricole 2020/2021, en espérant produire jusqu'à 10 000 tonnes et réduire les importations.

L'administrateur du district, Eseu Muianga, déclare que l'objectif est d'approvisionner toute la région sud du pays, qui souffre d'insécurité alimentaire en raison de facteurs défavorables liés au changement climatique tels que des sécheresses prolongées, des cyclones et des pluies irrégulières.

“Le district de Chokwe est le grenier à blé du Mozambique. Aux côtés d'autres légumes tels que les tomates, les carottes, les oignons et les pommes de terre, nous misons sur la production de riz, ce qui nous laisse toujours de la place pour produire des légumes frais après chaque récolte. Cela signifie donc que nous n'arrêterons pas la production pendant les intervalles”, dit Muianga.

## **LE CORONAVIRUS A OUVERT AU MOZAMBIQUE DES POSSIBILITÉS INATTENDUES DE DEVENIR PLUS AUTONOME**

Malgré les effets de la pandémie mondiale de coronavirus, le district de Chokwe a vu une fenêtre d'opportunité. Il a l'intention de retrouver son statut de fournisseur national de denrées alimentaires après des années de lutte dans le cadre d'une guerre civile paralysante qui a duré 16 ans.

Actuellement, le déficit en riz au Mozambique est estimé à 315 000 tonnes, et le riz est maintenant la culture la plus stratégique dans le plan économique quinquennal du gouvernement (PSE 20-24), approuvé au début de l'année par le parlement.

“Le Coronavirus nous donne des leçons et le Chokwe a la capacité de produire de l'herbe et des légumes ; c'est pourquoi, pour le moment, d'autres activités sont en cours, comme l'aide aux producteurs de riz, en vue d'accroître la productivité dans les districts voisins de Manjacaze, Bilene et Xai-Xai”, a déclaré Muianga dans une interview à Chokwe

## **LES PETITES EXPLOITATIONS AGRICOLES ET LES ENTREPRENEURS FÉMININS MÈNENT LA RÉVOLUTION**

Fatima Matavele fait partie d'un groupe croissant d'agriculteurs prospères qui montrent la voie. Elle espère que son entreprise agricole non traditionnelle contribuera à améliorer considérablement l'image de l'agriculture dans le pays.

Actuellement, elle achète du lait à pasteuriser aux agriculteurs de son village pour produire du yaourt, qu'elle mélange avec du nêfle ou des fruits de baobab avant de l'expédier à la capitale,

Maputon. Cependant, l'objectif de Fatima est de construire une usine de yaourt et d'exporter des yaourts frais et savoureux vers les pays voisins tels que Eswatini, l'Afrique du Sud et le Zimbabwe. Son entreprise est l'un des exemples dont le président du Mozambique a fait l'éloge lors de sa récente visite dans le district de Chokwe. Son voyage a coïncidé avec une livraison officielle de divers intrants agricoles, tels que des tracteurs et des motos pour les agents de vulgarisation, afin d'aider les 80 000 producteurs du secteur familial s'est inscrit dans le programme de durabilité soutenu par la Banque mondiale.

“Nous devons donner à l'agriculteur les moyens d'acquérir les connaissances, les moyens et la culture qui lui permettront de se développer de manière rentable. Cela signifie une professionnalisation”, a déclaré le président Nyusi. “De cette façon, l'agriculteur artisanal n'est pas un agriculteur de subsistance, mais une figure de proue de l'agriculture”.

Se référant à Fatima Matavele, personnellement, le Président a fait l'éloge de la pensée créative. “Ayons une mentalité d'entreprise, une mentalité d'amener le produit au consommateur et d'aller ensuite à la rencontre du consommateur. Ce ne sont pas les consommateurs qui doivent venir à nous”, a-t-il déclaré.

Alors que les jeunes fuient vers la ville, fatigués des difficultés de la vie agricole, Fatima prouve que l'agriculture de subsistance n'est pas la seule option. Elle espère encourager les jeunes à sortir des sentiers battus, à utiliser le savoir agricole indigène de leurs parents et grands-parents et à le canaliser dans des projets agricoles innovants et modernes.

# Comment l'agroécologie transforme les systèmes alimentaires existants en systèmes alimentaires durables dans le secteur des petits exploitants du Nigeria

Par Ruth Tene Natsa

L'agroécologie prend lentement de l'ampleur au Nigeria, mais une certaine confusion règne encore quant à ses avantages et à la manière dont elle peut être mise en œuvre. Les petits exploitants agricoles sont ouverts à l'idée d'investir dans leur exploitation et leur avenir, mais manquent souvent de ressources pour le faire.

## **LES PETITS AGRICULTEURS PEUVENT CONSTATER LES RÉSULTATS DES PRATIQUES AGROÉCOLOGIQUES MAIS N'ONT PAS LA FORMATION NÉCESSAIRE POUR LES MAINTENIR**

Joshua Tanko est un fermier ugwu (citrouille à cannelures), basé à Warri, dans le sud du Nigeria. Pour Tanko, qui utilise à la fois des fientes de volaille et des engrais organiques pour améliorer ses pratiques agricoles, tout ce qu'il veut, c'est une bonne récolte car il y a toujours un marché lorsqu'il y a des disponibilités

Il dit qu'il gagne entre 1 100 et 1 300 dollars par récolte et entre 6 600 et 7 800 dollars par an. Je ne sais pas si la méthode agricole que j'utilise peut être qualifiée d'agroécologique car j'utilise à la fois du compost (fientes de volaille) et des engrais chimiques (principalement de l'urée) et les deux me conviennent parfaitement", explique-t-il

Cependant, Joshua est convaincu que le compost biologique lui permet d'obtenir une récolte plus fraîche et plus verte, mais il ne dispose pas des systèmes nécessaires pour le rendre facilement disponible, ce qu'il trouve stressant."

"J'ai commencé à cultiver des légumes il y a plus de cinq ans et je peux dire que c'est très rentable avec un marché prêt à la récolte. Je cultive l'ugwu, qui est largement utilisé dans les régions de l'est

et du sud du Nigeria. De nos jours, tout le monde au Nigeria mange de l'ugwu car il est très sain et favorise une bonne tension artérielle

Sa ferme s'étend sur deux hectares, et si la culture de légumes a été un bon investissement, il est parfois confronté à des conditions météorologiques défavorables et peu favorables. Les citrouilles ne poussent pas sous trop de pluie ou de soleil et, comme de nombreux petits agriculteurs, Joshua lutte contre les effets du changement climatique qui entraîne de longues sécheresses et de fortes pluies.

Le verrouillage de COVID-19 a également apporté de nouveaux défis, puisque la vente sur les marchés est devenue interdite. Souvent, les produits étaient vendus au prix coûtant pour éviter une perte totale.

Sur l'agroécologie, il dit : "J'en ai entendu parler, mais je ne suis pas sûr d'en savoir beaucoup. Si j'en ai l'occasion, j'aimerais vraiment en savoir plus sur [l'agroécologie], surtout si c'est moins cher et plus rentable. Je sais que l'utilisation de fientes de volaille me donne un meilleur rendement, les feuilles sont toujours plus vertes et plus fraîches, donc je sais que l'utilisation de tout processus naturel aidera ma ferme

## **LES AGRICULTEURS DEMANDENT AU GOUVERNEMENT DE TENIR SES PROMESSES DE SOUTIEN À L'AGRICULTURE**

Emmanuel Daniel, un producteur de céréales et de cultures ayant plus de dix ans d'expérience, affirme qu'il existe un marché viable pour l'agroécologie et, en fait, pour toute sorte de pratique agricole qui permettra d'améliorer le rendement et de lutter contre l'insécurité alimentaire

Il reste encore quelques défis à relever, comme les conditions météorologiques erratiques qui provoquent des sécheresses prolongées et qui nécessitent l'arrosage artificiel des cultures. Emmanuel souhaite un soutien plus généreux de la part du gouvernement nigérian.

"Nous avons reçu des gens du gouvernement, principalement du ministère de l'agriculture, nous allons enregistrer nos données mais rien n'en est sorti. Ils nous ont promis des engrais, des aides financières et même une formation sur les pratiques agricoles sûres, mais nous attendons toujours que ces promesses soient tenues".

Heureusement, la demande d'ugwu est toujours élevée, et lorsqu'il peut les récolter avec succès, il y a toujours des commerçants pour les acheter. Pourtant, Emmanuel souhaite développer son entreprise et augmenter ses rendements grâce à des pratiques plus sûres et plus agroécologiques, et il espère qu'il recevra bientôt le soutien dont il a tant besoin.

## **LES COMMERÇANTS N'ONT PAS CONFIANCE DANS LEUR COMPRÉHENSION DES DIFFÉRENTS SYSTÈMES AGRICOLES**

Ngozi Dibia, un commerçant ougwu, convient que le commerce ougwu est en plein essor. Le marché est maintenant plein à cause des pluies, mais maintenant que les pluies se terminent, elles se font plus rares. Les gens achètent beaucoup d'ugwu parce que tout le monde en utilise - pour la soupe de légumes, l'ogbono, l'egusi

Lorsqu'on lui demande si elle tient compte de la façon dont les ugwu sont cultivés lorsqu'elle sélectionne ses produits auprès des agriculteurs, elle secoue la tête. "Tant qu'ils sont frais", dit-elle, en poursuivant, elle ne comprend pas bien les nuances des différentes techniques agricoles.

Son manque de compréhension sur la question est une réalité pour de nombreux commerçants à travers le Nigeria. Elle montre que l'éducation sur les avantages nutritionnels, écologiques et économiques de l'agriculture agroécologique est encore très nécessaire dans la région

## **LES ACTEURS DE L'AGROÉCOLOGIE EXPLIQUENT POURQUOI LES GOUVERNEMENTS DOIVENT INVESTIR DANS UN AVENIR PLUS DURABLE**

Pendant ce temps, Mariann Basse-Orovwuje, avocate et coordinatrice du programme de souveraineté alimentaire Friends of the Earth Nigeria, définit l'agroécologie comme vaste, diverse et multidimensionnelle. Elle travaille en harmonie avec la nature, en utilisant des techniques de culture et des programmes de sélection qui ne reposent pas sur des engrais chimiques, des pesticides ou des modifications génétiques artificielles.

Le militant a déclaré que l'agroécologie se fonde sur les pratiques agricoles traditionnelles en utilisant la recherche, la technologie et les connaissances indigènes existantes, tout en veillant à ce que les agriculteurs contrôlent tous les aspects de la production alimentaire. Grâce à l'agriculture écologique, les agriculteurs produisent durablement des aliments abondants et sains.

"L'agroécologie est un système complexe qui comprend les sciences naturelles et exactes et l'intervention humaine et qui vise à améliorer les systèmes alimentaires existants pour en faire des systèmes durables.

"L'agroécologie est basée sur une approche holistique et une pensée systémique. Elle a des dimensions techniques, sociales, économiques, culturelles, spirituelles et politiques. Elle est fondée sur le cadre des droits de l'homme. Elle utilise donc le prisme des droits de l'homme, y compris le droit à une alimentation et une nutrition adéquates, les droits des agriculteurs, les droits des paysans et des travailleurs agricoles, les droits des femmes, les droits des peuples indigènes - y compris leur droit à l'autodétermination, et les droits des communautés locales sur leurs territoires, leurs terres, leurs eaux, leurs écosystèmes et leurs ressources génétiques".

Selon elle, l'agroécologie met l'accent sur les technologies, les innovations et les intrants, principalement locaux, à forte intensité de connaissances, à faible coût, pratiques pour les petits et moyens producteurs, et disponibles localement, y compris à la ferme ou dans l'élevage lui-même dans un système agricole ou pastoral intégré ou mixte.



# L'agroécologie est confrontée à une rude concurrence au Sénégal, mais les petites exploitantes agricoles ouvrent la voie avec des solutions innovantes

**Par Faydy Dramé**

La coopérative Sellal d'Enda Pronat me paie entre 700 et 750 francs CFA [1,30 \$] par kilo de carotte, contre 500 francs CFA [0,90 \$] sur le marché", explique Coumba Guèye, un producteur de Keur Matar Guèye. Tous ses collègues de la zone des Niayes qui travaillent dans le domaine de la production agricole saine et durable n'ont pas cette chance. Les produits agroécologiques ne sont pas faciles à vendre sur les marchés. Ils sont plus chers que ceux des exploitations conventionnelles et c'est un handicap pour ce sous-secteur agricole qui compte aujourd'hui 26,000 acteurs."

Dans le sud du pays, Marie Augustine Djiba produit du riz et des légumes biologiques à Thionk-Essyl, dans le département de Bignona. Engagée dans l'agriculture biologique depuis 2006, elle continue à troquer ses récoltes de riz contre du millet ou du bétail, si nécessaire. Cependant, certaines de ses cultures maraîchères sont vendues au marché conventionnel. Elle déplore ici le manque de sensibilisation des consommateurs aux bienfaits des produits agroécologiques



*Marie Augustine dans sa ferme à Thionk-Essyl*

“Nous sommes obligés de toujours expliquer aux clients que nos légumes ont meilleur goût et peuvent être conservés plus d’une semaine à l’air libre sans que leur goût ne change”, explique Mme Djiba.

Ndèye Fall, autre agricultrice biologique, n’a que le marché local de Mbawane pour vendre ses légumes à côté de produits “tremés dans les pesticides et les engrais chimiques”.

“Sans étiquettes, les consommateurs ne peuvent pas faire la différence. Malheureusement, nous vendons au même prix”, explique-t-elle, triste.

La déception est la même pour Thioro Guèye, un producteur de légumes biologiques de Mbissao. Plutôt que de vendre ses récoltes à bas prix aux bana-bana (intermédiaires commerçants), Guèye préfère venir vendre au marché de Castor à Dakar où elle est obligée de vendre au même prix que les produits non biologiques.

Cependant, elle croit toujours que le sacrifice en vaut la peine, bien qu’elle déplore le manque d’installations de stockage adéquates pour protéger leurs biens de la pluie, du vent et du soleil.

## **LA DEMANDE ANNUELLE DE PRODUITS SAISONNIERS CONSTITUE UN OBSTACLE POUR LES AGRICULTEURS PRATIQUANT L’AGROÉCOLOGIE**

C’est une chose de convaincre les consommateurs d’opter exclusivement pour des produits agroécologiques, c’en est une autre de pouvoir répondre à certaines exigences.

“Comment avoir toujours des produits qui satisfont les clients”, demande Abdou Rahim Ba, directeur de la ferme agroécologique “Les Quatre Chemins” à Toubab Dialaw. L’agroécologie encourage la rotation des cultures ainsi que la saisonnalité, ce qui frustre certains consommateurs qui veulent la même chose toute l’année.

Une telle situation peut éloigner les consommateurs réguliers. “C’est le cas en période hivernale, lorsque certaines cultures comme la laitue et la betterave ne sont pas faciles à produire naturellement”, déclare Aida Dieng, membre du club des consommateurs de produits biologiques de Thiès, et cliente régulière du marché hebdomadaire de produits biologiques de Thiès.

## **L’ABSENCE DE RÉGLEMENTATION ENTRAÎNE UNE AUGMENTATION DES FAUX PRODUITS BIOLOGIQUES**

La satisfaction des clients dépend du respect et de la confiance dans les normes de production. L’attitude de certains producteurs “tricheurs” concerne Yacine Diouf de Fissel et Marie Augustine Djiba de Thionk-Essyl en Casamance

“Certains de nos collègues trichent en utilisant des intrants chimiques. Mais même en petites quantités, les clients avertis peuvent le savoir en fonction du goût et de la durée de conservation”, nous disent-elles.

Pire encore, il y a des rumeurs selon lesquelles d’autres commerçants étiquettent les produits non biologiques comme étant biologiques ou ajoutent des composants supplémentaires tels que le miel ou l’huile de palme pour en augmenter la quantité. Ces femmes s’inquiètent de la façon dont les actions de quelques-uns, vont ruiner la réputation de centaines de fermiers agroécologiques qui travaillent dur comme elles

“Il y a beaucoup de commerçants sur les marchés conventionnels qui prétendent vendre des produits biologiques”, déclare Rokhy Bodian, une commerçante de produits biologiques et membre du mouvement “Nous sommes la solution” en Casamance. Selon Mme Bodian, ces négociants utilisent le label “biologique” comme une raison d’achat et non comme un engagement à un certain type d’agriculture.

Un tel comportement entrave la vente de produits agroécologiques car les clients qui viennent sur le marché n’ont pas de véritables indicateurs sur la manière de distinguer les produits biologiques ou agroécologiques des produits agricoles conventionnels.

## **DES INSTALLATIONS DE STOCKAGE SUFFISANTES POURRAIENT CHANGER LA DONNE POUR LES PETITES EXPLOITANTES AGRICOLES**

La question du stockage est l’un des maillons les plus faibles entre les exploitations familiales et les consommateurs. Les productrices affirment subir des pertes en raison d’un stockage inadéquat car elles sont souvent obligées de vendre rapidement leurs produits frais à perte sur les marchés locaux.

“Sans infrastructures de conservation et sans marchés de niche pour les produits biologiques, nous perdons une partie de nos bénéfices”, explique Sagar Guèye, un producteur de Mbawane.

“Ils travaillent en flux tendu, c’est-à-dire en récoltant, en allant directement sur les marchés locaux ou dans les grands centres urbains”, confirme Karfa Diallo de Enda Pronat, une organisation qui aide les producteurs biologiques de la zone des Niayes à vendre entre 30 et 35% de leurs récoltes sur les marchés itinérants de Dakar

## **LA CRÉATION DE PRODUITS À PARTIR DE PRODUITS FRAIS A DONNÉ AUX PETITS AGRICULTEURS DE FISSEL UN AVANTAGE CONCURRENTIEL ET UNE AUTRE CORDE À LEUR ARC**

Yacine Diouf, productrice à Fissel, explique qu’au début de leur aventure, les 25 familles de sa communauté ont souffert du manque de coordination et de planification de leurs activités

Nous produisons tous les mêmes cultures en même temps et nous nous retrouvions au marché local en même temps [que nos voisins]. Cela a créé une abondance d’approvisionnement et nos cultures se vendaient à bas prix ou pourrissaient”, se souvient Mme Diouf, qui travaille dans l’agroécologie depuis 2006.

Le Regroupement Communautaire pour le développement de Fissel (Recodef) a inversé la tendance. “En planifiant la production, nos offres sont plus diversifiées sur le marché et les prix de vente sont plus compétitifs”, explique M. Diouf.

Les marchés locaux n’étant pas propices à la vente à des prix attractifs, de plus en plus de femmes productrices se tournent vers la transformation pour combler le manque à gagner. Si elles n’ont pas accès à des installations de transformation, elles sèchent plutôt leurs récoltes ou conditionnent et vendent des produits achetés à des collègues.

Le bouillon “Saf Sell” - une recette à base d’ail, d’oignon, de poivron, d’oignon vert, de gingembre et d’épices - développé par Diouf est un exemple de valorisation des produits maraîchers. Le bouillon est conditionné en bouteilles à 500 et 1000 francs CFA (1,72 \$) et est très populaire

dans la commune. Les producteurs maraîchers biologiques s’y sont intéressés, et Mme Diouf dit avoir formé 320 femmes des municipalités de Fissel et de Thiakar à la production de ce bouillon biologique.

## **CRÉER DES OPPORTUNITÉS NE PAS SE LIMITER À LES ATTENDRE**

Après des années de sous-tarification de leurs produits sur les marchés locaux, les petites exploitantes agricoles de Toubab Dialaw ont commencé à organiser un marché consacré aux produits agroécologiques. Avec la participation de 104 femmes productrices formées par la ferme, le marché accueille entre 800 et 1000 personnes chaque mois.

Un projet similaire, mis en place en 2004 à Thiès, vend désormais 1,5 tonne de produits horticoles biologiques par semaine. “Nous avons 7 vendeuses permanentes depuis la création. Une quarantaine de clientes régulières visitent le marché et 15 à 20 commandes sont livrées chaque week-end”, explique Assane Guèye, directeur d’Agrécol Sénégal, une organisation qui soutient un réseau de 3 500 ménages en agroécologie à travers Mbour, Thiès, Kaolack et Kaffrine.

En 2005, le Réseau des femmes pour l’agriculture biologique et le commerce équitable (REFABEC) a créé un restaurant biologique appelé “Tikaara” dans le centre ville de Thiès. Aujourd’hui, le restaurant vend entre 20 et 30 plats par jour pour 1200-1600 francs CFA (2-2,50 \$) par assiette. Le gérant, Nafissatou Manga Niang, dit que leur mission est de “contribuer à la vente des récoltes des membres du REFABEC et d’éduquer les gens à consommer du local et du bio”.



*Nafissatou Manga Niang cuisinant dans la cuisine de Tikaara*

La présidente, Meissa Ndiaye Niang, ajoute que le REFABEC a également mis en place une unité de transformation et un magasin pour vendre les produits finis. Mais tout comme les produits frais et biologiques exposés sur les marchés locaux, ces produits transformés souffrent également du même préjudice puisqu’ils sont généralement plus chers que leurs homologues non biologiques.

## **LES COLLECTIVITÉS ET LES COMMUNAUTÉS OUVRENT LA VOIE**

En attendant, Agrecol parie sur le Club des consommateurs bio. Composé d'une cinquantaine de membres, l'activité du club se limite à l'achat et à la sensibilisation de la population, notamment des femmes, aux vertus des produits agroécologiques.

Les progrès peuvent sembler lents pour l'instant et parfois, le manque de marchés est frustrant, mais il est clair que quelque chose bouge au Sénégal. Les consommateurs sont de plus en plus ouverts d'esprit et désireux de savoir comment et où leur nourriture est produite. Grâce à la persévérance et à la créativité de ces communautés féminines, le changement est certainement à l'horizon.

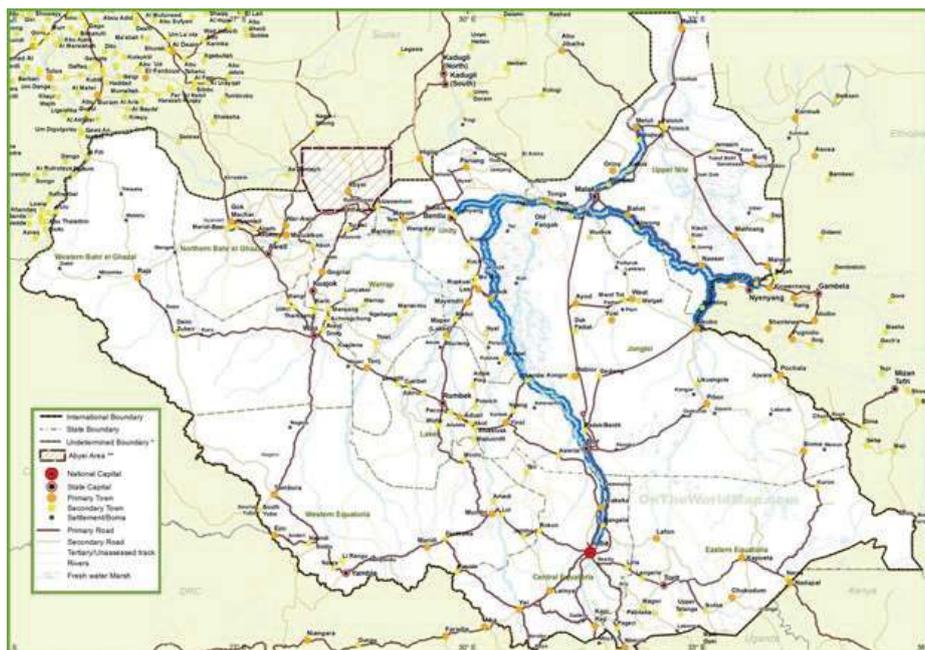


# L'insécurité alimentaire et la famine ravagent le Sud-Soudan, qui appelle à un retour à une production alimentaire durable

**Par Pach Ayuen Pach**

La République du Sud-Soudan compte plus de 12 millions d'habitants, dont 80 % vivent dans les zones rurales et seulement 20 % dans les centres urbains.

Le Sud-Soudan a la grande chance de disposer de ressources naturelles et humaines qui comprennent de vastes terres arables, des forêts, de grandes quantités d'eau douce et le plus gros bétail d'Afrique de l'Est. Ces ressources ont permis au pays de se prêter à différents types d'activités agronomiques, telles que la production alimentaire, l'élevage et l'exploration pétrolière. Toutefois, en raison d'une guerre civile prolongée, le pays dépend depuis longtemps des pays voisins pour ses importations de denrées alimentaires.



*Une carte de la République du Sud-Soudan et de sa capitale nationale ; les frontières et les capitales des dix États. Source : Atlas mondiaux.*

## **UNE TRISTE RÉALITÉ POUR UN PAYS QUI TENTE DE SE REMETTRE D'UNE GUERRE CIVILE**

Malheureusement, les bureaucrates du Sud-Soudan - pour la plupart d'anciens généraux du mouvement de libération devenus fonctionnaires du gouvernement - ne comprennent pas grand-chose à la production agricole, qui est grossièrement négligée. Pour que le Sud-Soudan devienne autosuffisant et sûr sur le plan alimentaire, il est impératif que le gouvernement donne la priorité à la production alimentaire et aux autres programmes d'auto-assistance.

Les experts suggèrent que toutes les marchandises agricoles gouvernementales telles que les tracteurs devraient être rappelées et redistribuées dans le cadre d'initiatives agricoles de production alimentaire. Si cela n'est pas fait, de nombreuses personnes parmi les plus vulnérables du Sud-Soudan pourraient être gravement menacées.

## **UN MARCHÉ EN CRISE, EXACERBÉ PAR UN TAUX DE CHANGE INSTABLE**

Dans la capitale du pays, Juba, le marché local est entre les mains de ressortissants étrangers et est profondément affecté par l'inflation des prix, qui affecte le taux de change entre le dollar américain et la livre soudanaise (SSP).

Les traders se réapprovisionnent lorsque le taux de change est favorable, puis vendent leurs actions lorsque le taux baisse à nouveau. Certains commerçants achètent leurs marchandises à Juba puis vont les vendre en Ouganda. Aujourd'hui, de nombreux vendeurs sont contraints de vendre à un prix gonflé et de réaliser des bénéfices minimes.

Les commerçants étrangers des pays voisins en sont réduits à utiliser plusieurs moyens informels de transfert d'argent parce qu'ils ne peuvent pas sortir les devises sud-soudanaises du pays. Cette situation est exacerbée par les différences de prix sur les différents marchés en raison de la faible intégration des marchés dans le pays, principalement due au mauvais état des routes, au prix élevé du carburant et aux postes de contrôle illégaux.

## **LES DANGERS DE DÉPENDRE DES IMPORTATIONS**

Tous les produits alimentaires de base et les produits non alimentaires sont importés des pays voisins, ce qui a contribué à la dollarisation du marché local du Sud-Soudan. La dépréciation rapide de la monnaie locale a d'énormes répercussions sur le pouvoir d'achat des ménages à faibles revenus qui dépendent du marché, principalement les pauvres des villes.

En conséquence, le ralentissement général des activités économiques a entravé les possibilités de création de revenus pour les familles urbaines, qui dépendent largement des activités non agricoles. La rareté du carburant a également contribué à la hausse des coûts de transport et du prix des produits de base sur le marché. En outre, la perturbation des activités agricoles par des activités criminelles en Équatoria central a entraîné une production inférieure à la moyenne pendant la récolte d'août 2020.

D'autres marchés du Sud-Soudan ont également souffert de la crise économique. Le prix des aliments de base a dépassé de loin les moyens de nombreux ménages à faibles revenus, qui ne peuvent plus se permettre d'apporter la nourriture à la table.



Photo: Gabriel Dau. A farm in Central Equatoria.

## LUTTER CONTRE LE CHANGEMENT CLIMATIQUE ET LE VERROUILLAGE DES CORONAVIRUS

Je n'ai pas cultivé assez de terres cette année à cause des inondations et de l'insécurité dans mon comté", explique Gabriel Dau Leek, agriculteur. "La croissance mensuelle moyenne de la production alimentaire - pour des denrées de base comme le sorgho blanc, le blé et le maïs - a considérablement diminué. Les prix à Juba ont flambé pendant les premières semaines du conflit, le sorgho et le maïs ayant apparemment augmenté de 60 % en raison de l'arrêt des importations et de l'insécurité qui a entraîné la fermeture temporaire et le pillage de certains marchés", poursuit-il.

Une autre agricultrice, Elizabeth Ayen Mach, s'inquiète du fait que les commerçants sont tellement occupés à profiter de la fermeture qu'elle a un effet dévastateur sur la population locale.

"De nombreux commerçants étrangers au Sud-Soudan ne restent pas longtemps dans le pays, uniquement pour faire un profit rapide plutôt que d'apporter des marchandises qui profiteraient aux gens", dit-elle

"Je collecte une partie de la récolte auprès des agriculteurs et je la vends ici, sur le marché, puis je partage les bénéfices avec eux. Le gouvernement a cessé les activités agricoles dans la région où je travaillais et les communautés n'avaient pas la capacité de cultiver des fermes à grande échelle", explique Mary Abuke Alier, qui est commerçante au marché de konnyo konyo.

"Le Sud-Soudan avait besoin de plus d'un million de tonnes de nourriture pour se nourrir", poursuit-elle. "Sur le marché ici, les gens sont aux prises avec plusieurs problèmes, dont la pauvreté et la faim, car la famine a été déclarée dans plusieurs régions du pays".

Dans les États du Jonglei et du Nil supérieur, des milliers de personnes ont été déplacées par les récentes inondations et la reprise du conflit. Beaucoup n'ont pas reçu de produits frais à vendre sur les marchés locaux ni de soutien financier de la part du gouvernement. Ils affirment qu'ils n'ont pas les installations ou les ressources nécessaires pour entretenir leurs fermes pendant les périodes de conditions climatiques extrêmes, ce qui rend même l'agriculture de subsistance impossible.

Il est clair que la République du Sud-Soudan est confrontée à une nouvelle crise. En effet, elle doit s'engager dans une activité agronomique locale pour éviter de dépendre des marchés étrangers pour les produits agricoles. C'est la meilleure façon pour le pays de se remettre de nombreuses années de mauvaise gestion, de corruption et de prix fortement gonflés. Un système transparent qui se détourne des importations et se concentre sur la production alimentaire locale est le seul moyen de mettre fin à la famine et de mettre le Sud-Soudan sur la voie de la sécurité alimentaire.



# La santé de la nation étant menacée et les cas de blessures liées aux produits chimiques étant plus nombreux, les défenseurs de l'agroécologie se demandent quand le gouvernement ougandais va agir

**Par Polycap Kalokwera**

Du lever au coucher du soleil à l'est, le marché de Gulu City est inondé de centaines d'acheteurs avides de produits frais. Cependant, avec les multiples aliments traditionnels proposés aux citoyens par de nombreux vendeurs différents, la concurrence est féroce.



*Vendeurs de produits frais au marché de la ville de Gulu*

Une commerçante, Florence Akello, dit qu'elle ne vend plus de produits agroécologiques parce que ses clients ne veulent pas dépenser d'argent pour eux. C'est un dilemme moral, mais elle doit gagner un revenu et suivre ce que ses clients vont acheter.

"Nous savons que la plupart des aliments frais que nous vendons sur le marché ici - comme les tomates, les choux, les aubergines - contiennent une forte concentration de produits chimiques, mais c'est ce que nos clients veulent", explique-t-elle.

"La dernière fois que j'ai acheté des tomates sans produit chimique, elles ont pourri en deux jours et j'ai perdu plus d'un million de shillings. J'ai donc décidé de ne jamais les acheter parce que ces tomates améliorées durent trois semaines depuis qu'elles sont pulvérisées avec des produits chimiques pour leur conservation".

Hope Namutoro, commerçante au marché d'Otwee, dans le district d'Amuru, dit qu'elle ne fait pas la distinction entre les produits sans produits chimiques et les produits agroécologiques. Elle ajoute que la majorité de ses fournisseurs lui ont ouvertement avoué qu'ils utilisent des produits chimiques pour améliorer le rendement de leurs cultures.



*Hope Namutoro à son stand au marché Otwee*

"Si ce que nous vendons à nos clients n'est effectivement pas sain, ce ne sont pas les commerçants locaux qui doivent l'arrêter. Notre gouvernement devrait promulguer une loi qui interdise la vente de produits chimiques agricoles qui nuisent à l'environnement et contaminent nos aliments", déclare Mme Namutoro.

“La plupart de ces entreprises qui exportent leurs produits ou font du commerce transfrontalier ont suffisamment de fonds et exploitent les agences gouvernementales pour développer des politiques qui les soutiennent”, ajoute-t-elle avec frustration.

## **BIEN QU’ILS SOIENT AU CENTRE DE LA PRODUCTION D’ALIMENTS FRAIS EN AFRIQUE DE L’EST, DE NOMBREUX OUGANDAIS SOUFFRENT D’UNE MAUVAISE ALIMENTATION**

Selon l’Institut international pour l’environnement et le développement, l’Ouganda est connu comme le “panier alimentaire” de l’Afrique de l’Est, fournissant 72 % des exportations de la région

Cependant, aujourd’hui, quatre Ougandais sur dix ne reçoivent pas l’apport alimentaire requis. 16 % des ménages souffrent de malnutrition chronique, et seulement 4 % sont en sécurité alimentaire. Parallèlement, la proportion d’adultes en surpoids continue d’augmenter : 24 % des femmes et 9 % des hommes âgés de 15 à 49 ans sont en surpoids ou obèses.

Ce manque de diversité dans les régimes alimentaires ougandais est dû à des problèmes de production et d’accessibilité des aliments et à un manque d’éducation sur la valeur nutritionnelle des différents groupes d’aliments, en particulier les aliments indigènes et traditionnels.

## **LES PRODUITS AGROCHIMIQUES SONT NON SEULEMENT NOCIFS POUR LES CULTURES ET LES SOLS, MAIS ILS PEUVENT ÉGALEMENT NUIRE À LA SANTÉ DES AGRICULTEURS**

La présidente du groupe des petits exploitants agricoles d’Ayiwala East, Margaret Masudio, nous dit qu’elle a utilisé des produits chimiques pendant plus de douze ans dans sa ferme. Elle espérait augmenter son rendement, mais cela n’a fait que rendre son sol infertile et, pire encore, elle a développé de graves problèmes de santé, ce qui l’a amenée à s’absenter du travail pendant plusieurs mois.

J’avais une vision peu claire et j’avais tout le temps des maux de tête. Plus j’utilisais de pesticides, surtout au soleil, plus les maux de tête s’aggravaient”, dit-elle. .

Après s’être initié à l’agriculture agroécologique, Masudio a décidé d’abandonner les produits chimiques agricoles. Aujourd’hui, elle utilise des méthodes agroécologiques alternatives, comme les cendres, un pesticide naturel, pour lutter contre les vers et les engrais biologiques.

Elle dit que depuis l’échange, ses symptômes ont disparu et qu’elle n’a plus de maux de tête. Cependant, elle comprend l’attrait de l’agriculture avec des produits chimiques et comprend pourquoi certains agriculteurs sont réticents à s’en détourner.

“L’agriculture chimique est considérée comme plus rentable”, explique-t-elle, “seuls les passionnés d’agroécologie l’adopteront”.

## **UN PETIT AGRICULTEUR A ÉTÉ CHOQUÉ DE TOURNER LE DOS AUX PRODUITS CHIMIQUES ET DE TROUVER UNE NOUVELLE FAÇON DE CULTIVER**

En 1997, le petit agriculteur Hakim Baliraine, un habitant de Mayuge, s'est lancé dans l'agriculture agroécologique. Il était motivé par un autre problème de santé tragique causé par les produits agrochimiques. Son ami proche et collègue a perdu la vue et cela a motivé Baliraine à trouver des méthodes agricoles plus écologiques, mais il n'était pas sûr du succès de cette entreprise

“Mon ami était le plus grand producteur de tomates de Mayuge, il utilisait beaucoup de produits chimiques pour pulvériser ses tomates et les conserver plus longtemps jusqu'à ce qu'il puisse toutes les vendre. Malheureusement, il a dû aller à l'hôpital où on lui a dit que c'était les effets du produit chimique qui lui ont fait développer beaucoup de complications de santé”, raconte Baliraine

Il dit qu'il n'avait aucune idée de l'agroécologie avant 2001, date à laquelle il a suivi une formation sur l'agriculture durable.

Je pratique l'agroécologie depuis 17 ans maintenant, mais trouver des marchés pour nos produits nous tourmente encore, car les consommateurs ont tendance à se laisser séduire par les aliments malsains parce qu'on leur a lavé le cerveau”, dit-il. Les tomates améliorées, qui ont tendance à être plus séduisantes et à avoir une plus grande longévité, attirent les consommateurs et dévastent les petites entreprises agricoles.

## **LES PETITS AGRICULTEURS EN VOIENT LE SENS ET ONT MAINTENANT BESOIN QUE LE GOUVERNEMENT CHANGE SES POLITIQUES ET FASSE DE L'AGROÉCOLOGIE LA NORME**

M. Baliraine est contrarié par le fait que le gouvernement a ignoré la défense des aliments sains parce qu'ils sont à la merci d'entreprises privées spécialisées dans l'agriculture conventionnelle et qui profitent grandement de consommateurs mal informés.

“La plupart des agents de vulgarisation employés par le gouvernement ne comprennent pas l'agroécologie et, dans la plupart des cas, ne veulent pas nous aider chaque fois que nous les contactons. De plus, le gouvernement ne promeut pas l'agriculture agroécologique, il n'y a donc pas de politique qui la soutienne, contrairement à l'agriculture conventionnelle”, poursuit M. Baliraine.

“Imaginez”, ajoute-t-il, “si tous les efforts et les ressources que notre gouvernement a consacrés à l'agriculture conventionnelle étaient canalisés vers l'agriculture durable. Nous aurions un avantage comparatif sur le marché international et le monde entier dépendra de l'Ouganda pour ses produits agroécologiques

## **LES POLITICIENS AJOUTENT LEUR VOIX AU DÉBAT ET CONDAMNENT L'AGRICULTURE INDUSTRIELLE**

La chef de l'opposition politique, Betty Aol Ochan, reconnaît que le gouvernement n'a pas réussi à protéger les citoyens contre les aliments malsains en se concentrant sur le soutien à l'agriculture conventionnelle plutôt qu'à l'agriculture agroécologique. Elle ajoute que l'accent est mis sur l'agriculture industrielle, ce qu'elle qualifie de “piège mortel” pour la nation.

“La sécurité alimentaire est une question de disponibilité des aliments pour nourrir la population croissante, mais au-delà de cela, nous avons besoin de citoyens en bonne santé et cela ne peut être atteint que si le gouvernement soutient l’agriculture durable. Nous devons produire et commercialiser des aliments sains mais malheureusement, les différentes interventions gouvernementales ne prennent pas en compte cet aspect”, a déclaré M. Aol.

Hakim Baliraine pense qu’un changement bénéfique serait de modifier les politiques sur la certification traditionnelle des semences, qui limite les petits exploitants agricoles mais est facilement navigable par les entreprises. Cela signifie que les agriculteurs indépendants ont du mal à commercialiser des semences avec des ressources limitées, alors que les entreprises commerciales disposent du cadre nécessaire pour s’y retrouver.

Il se joint au chef de l’opposition Aol pour critiquer le gouvernement qui se concentre uniquement sur la création de richesses au détriment de la santé de ses citoyens. En attendant, il espère que davantage d’agriculteurs le rejoindront dans des pratiques agroécologiques qui sont non seulement rentables à long terme, mais qui contribuent à protéger la biodiversité locale et, surtout, à fournir aux consommateurs des produits non toxiques, frais et sains.



# Histoires de terrain: Trouver un marché pour les produits agroécologiques en Zambie.

**Timothy K.Phiri**

Il existe de nombreuses approches agricoles pratiquées et adoptées dans le monde entier, et chacune d'entre elles a son propre programme et sa propre mission. Sur le continent africain, l'agroécologie a lentement pris racine dans divers pays. Cependant, en tant que concept, l'agroécologie est encore relativement nouvelle pour beaucoup, et certains peuvent même la pratiquer sans le savoir.

Cet article explore l'histoire de trois agriculteurs opérant à différents maillons de la chaîne de valeur agricole en Zambie. Il examine leurs expériences en tant qu'agriculteurs et vendeurs et leurs perceptions de l'agroécologie et des marchés qui existent actuellement pour les produits agroécologiques et biologiques en Zambie

***“Les aliments cultivés biologiquement ne sont pas seulement des aliments, ils sont aussi des médicaments” : Alfred Hamaku Himoonga, directeur d'école et pasteur, Kapiri Mposhi***

Alfred Hamaku Himoonga est le directeur de l'école primaire George Ndashe à Kapiri Mposhi, dans la province centrale de Zambie. Comme de nombreux petits agriculteurs, Alfred est un agriculteur et un éleveur actif tout en ayant un emploi formel. Il est également le président du groupe de permaculture Kawale

Alfred a démarré son exploitation en 1991 mais n'a commencé à pratiquer des méthodes d'agriculture durable et biologique que ces dernières années. Il a été initié aux méthodes agricoles écologiques par une ONG appelée KEEP. Dans le cadre de son activité agricole, il s'intéresse de près à l'élevage du bétail, qu'il considère comme faisant partie de son patrimoine culturel

Lorsqu'on lui demande pourquoi il a décidé de s'écarter des méthodes agricoles conventionnelles, il explique que la première raison est que les aliments produits biologiquement constituent une alternative plus saine.

“Les aliments cultivés biologiquement - cultivés de la bonne manière - ne sont pas seulement des aliments mais aussi des médicaments”, dit-il. Il explique en outre que l'utilisation de semences locales comme le “Gankhata”, une variété locale de maïs, signifie qu'il dépense très peu d'argent en intrants. Il ajoute qu'au cours de la saison agricole 2019, le prix du maïs hybride était bien plus élevé que le coût du Gankhata, de sorte que la croissance des cultures locales et biologiques était assez lucrative



*Alfred Hamaku Himoonga avec deux de ses veaux*

En ce qui concerne son bétail, il explique qu'il élève ses animaux en les laissant errer dans les prairies en s'assurant qu'ils sont nourris à l'herbe. Cependant, il continue à nourrir les veaux, dont les déplacements sont pour la plupart limités aux alentours de la ferme. Par conséquent, les vaches mères ne vont pas loin non plus, ce qui évite de perturber les fermes voisines. La qualité de la viande de ces animaux est élevée, ce qui lui permet de les vendre à des prix plus élevés.

Néanmoins, Alfred a du mal à trouver le bon marché pour ses produits. La plupart des clients locaux ne veulent pas payer les prix les plus élevés, quelle que soit la qualité. La livraison des animaux dans les centres urbains qui ont la bonne clientèle s'accompagne de ses propres difficultés de transport.

Il pense que la meilleure façon de lutter contre ces problèmes serait d'établir des boucheries appartenant à des coopératives dans les zones urbaines. De cette façon, les éleveurs auraient un plus grand contrôle sur la production, la vente et la commercialisation des produits. Il plaide auprès des parties prenantes dans les cercles gouvernementaux et des ONG pour qu'elles aident à fournir des marchés pour la viande de plein air.

Interrogé sur la différence entre l'agriculture biologique, l'agroécologie et la permaculture, il explique que, "bien que l'origine de chaque "école de pensée" soit différente, elles partagent toutes le même objectif, à savoir aider l'agriculteur à tirer profit d'une meilleure relation avec l'environnement". Il ajoute que "lorsqu'on examine les bonnes pratiques dans chacune de ces approches, on peut constater que la plupart des pratiques sont des méthodes que nos ancêtres ont utilisées mais que nous avons fait l'erreur d'abandonner dans notre génération actuelle".

***"Si nous ne jouons pas notre rôle en prenant soin de la nature, nous serons les seuls à souffrir à long terme" : Annemieke de Vos, fondatrice de Greens and Grains, Kabulonga, Lusaka.***

Annemieke est une agricultrice de Lusaka qui cultive des légumes de manière biologique depuis un certain temps. Cependant, au fil des ans, un élément est resté constant : le défi de trouver un bon marché pour ces produits.



*Verts et céréales à Kabulonga, Lusaka.*

Elle a essayé de convaincre les grands supermarchés de vendre les produits, mais ils ont tous dit la même chose - qu'il n'y aurait pas de marché pour les produits biologiques. Sous la pression de sa créativité, Annemieke a commencé à vendre et à distribuer des boîtes hebdomadaires de légumes de saison à divers clients intéressés par les légumes biologiques. La réponse positive a encouragé Annemieke à établir un point de vente à Kabulonga appelé Greens and Grains. "Je me suis dit en gros, voyons si Lusaka est prête pour des produits fabriqués avec une conscience écologique", dit-elle.



*Annemieke de Vos devant son stand de légumes*

"L'idée est de stimuler les gens à réfléchir à ce qu'ils mangent et pourquoi ils le mangent. Je crois fermement que ce que vous mangez est ce que vous êtes", dit-elle. "Si les gens investissent dans une alimentation bonne et saine, même si cela signifie payer un peu plus, cet investissement rapporte beaucoup à long terme pour leur santé personnelle".

Elle explique en outre que “la majorité de mes clients achètent des produits biologiques parce qu’ils veulent mener un mode de vie sain et éloigner la maladie”.

D’autres souffrent de diverses affections et connaissent de première main l’intérêt de consommer des aliments sains et leur capacité à combattre la maladie. Elle est consciente que sa clientèle est limitée et doit s’élargir pour inclure les Zambiens noirs indigènes qui n’ont souvent pas les moyens de s’offrir des aliments biologiques.



*Divers fruits et légumes biologiques exposés à Greens and Grains*

Greens and Grains aime avoir une vue d’ensemble en réduisant, réutilisant et triant ses déchets. Par exemple, les clients sont encouragés à apporter des pots pour leur miel, ce qui permet de réduire les emballages et, surtout, le plastique à usage unique. Le magasin propose également du fumier de compost, des poêles à biogaz et de l’avoine biologique fabriqués par l’école d’agriculture de Kasisi.

Annemieke pense que la multitude de produits a attiré les clients dans le magasin. Elle souligne qu’en tant qu’entreprise, ils essaient de donner au client plus de flexibilité et d’options en termes de produits et de mode d’achat et de livraison.

Elle souligne qu’il est essentiel de donner aux clients le pouvoir de choisir pour développer la marque de mode de vie biologique. Greens and Grains propose également un approvisionnement régulier de légumes traditionnels (culturels) comme le Bondwe (feuilles d’amarante), le Chiwawa (feuilles de citrouille), le Kalembula (feuilles de manioc) et le Lumanda, entre autres.

Interrogée sur sa perception de l’agriculture biologique et de l’agroécologie, elle explique que ces deux points de vue prennent soin de l’environnement comme un aspect important de la prise en charge des personnes. “Il est important de prendre soin de la biodiversité des sols et de l’environnement, car cela est essentiel pour garantir que les sols contiennent les nutriments nécessaires à une alimentation saine. La croissance naturelle lente des cultures, sans pression pour qu’elles poussent trop vite, signifie qu’elles sont plus en phase avec les sols et absorbent des nutriments qui non seulement les rendent plus sains mais leur donnent aussi un meilleur goût”.

Elle ajoute que “nous devons travailler en étroite collaboration avec la nature pour survivre à long terme, mais le problème est que nous pensons que la nature peut prendre soin d'elle-même - ce qu'elle peut effectivement faire, mais si nous ne jouons pas notre rôle pour en prendre soin, c'est nous qui allons souffrir et non la nature”.

***“Ne nourrissez pas les plantes, nourrissez le sol et laissez cela nourrir les plantes” : Royd Michelo, agriculteur agroécologique, village de Nkhondola, Chongwe.***

Royd Michelo est un agriculteur agroécologique du village de Nkhondola, dans la région de Kapete, dans le district de Chongwe. Il pratique l'agro-écologie depuis quatre ans et donne à cette expérience une recommandation élogieuse.

“Avant de me lancer dans l'agroécologie, je n'étais qu'un agriculteur qui ne cultivait qu'une seule plante, le maïs, et se contentait de récolter 200 à 300 sacs par saison. Pour Royd, il s'agissait d'être l'agriculteur qui produisait le plus de sacs de maïs dans sa communauté. Mais tout cela était vain, car il ne voyait aucun développement ou progrès réel.

“C'est seulement après ma rencontre avec l'agroécologie que j'ai vu des avantages tangibles à ma vie d'agriculteur. L'agroécologie m'a fait découvrir l'agriculture avec un objectif. Les cultures que j'ai commencé à faire pousser offraient à ma famille nutrition, médecine, adaptabilité et résilience aux effets du changement climatique”.



*Michelo examine le fumier de son Kraal de chèvre.*

Dans le passé, son seul but était de cultiver le plus de maïs possible, maintenant, son état d'esprit a changé grâce à l'agroécologie.

“Mon but n'était plus de nourrir et de faire pousser les plantes, mais de nourrir le sol et de laisser le sol nourrir les plantes ! Cela a été un énorme changement de paradigme pour moi”, explique-t-il.

Royd a vu ses dépenses diminuer immédiatement puisque le prix de la semence locale, Gankhata, était cinq fois supérieur à celui des semences hybrides vendues par l'Agence de réserve alimentaire (FRA) du gouvernement. Les connaissances qu'il a acquises grâce à l'Alliance zambienne pour l'agroécologie et la biodiversité (ZAAB) et à l'Initiative pour les semences et les connaissances (SKI) lui ont rapporté des dividendes immédiats.



*Michelo vérifie le fumier dans sa porcherie.*

Outre la culture, l'agroécologie a appris à Royd à élever des animaux de ferme tels que des poulets, des chèvres et des porcs.

“Les animaux d'élevage sont les unités de recyclage des engrais organiques à la ferme. Sans les animaux, la production de son propre engrais organique devient une tâche très difficile”.

Il explique que les animaux de la ferme sont également vitaux pour la diversification des activités car la dépendance des seules cultures devient risquée les années où les pluies ne sont pas favorables. Interrogé sur le soutien du gouvernement, il explique que le gouvernement se tourne vers l'agroécologie, bien que lentement.

“Le gouvernement n'aura finalement pas d'autre choix que de s'engager à plein temps dans cette cause car c'est le seul moyen de lutter efficacement contre le changement climatique et d'atteindre la diversité nutritionnelle grâce à la diversité des cultures”.

Sur la question des marchés des produits agroécologiques, M. Royd explique que les marchés des produits ne posent pas de problème tant que chaque agriculteur ne travaille pas de manière isolée. Si l'agriculteur est en contact avec les différents acteurs de l'espace agroécologique, le marché des produits est toujours disponible.

***“En fait, la demande du marché dépasse l'offre car actuellement, très peu d'agriculteurs pratiquent l'agroécologie ou l'agriculture biologique. Ce qui est essentiel pour les communautés agricoles, c'est de travailler ensemble et de former des associations et des coopératives qui facilitent la transition des produits de la ferme au marché”, dit-il.***

## CONCLUSION

L'agroécologie, l'agriculture biologique et la permaculture suscitent un réel enthousiasme dans le secteur des petits exploitants en Zambie. Le seul défi réside dans le fait que ces approches sont perçues comme nouvelles et doivent encore être généralisées.

Pour ce faire, la Zambie doit relâcher l'emprise que l'agriculture conventionnelle et les industries agrochimiques exercent sur le secteur agricole et, plus important encore, sur les espaces de marché qui sont inondés de produits de masse moins chers.

La création de marchés nouveaux et stables pour les agriculteurs dans le domaine des produits agroécologiques devrait être l'une des principales priorités abordées par toutes les principales parties prenantes pour aller de l'avant.



**Alliance for Food Sovereignty in Africa**

Email: [afsa@afsafrica.org](mailto:afsa@afsafrica.org) • Website: [www.afsafrica.org](http://www.afsafrica.org)

